

10781.

Oct 179



286A



Le bonheur est un songe.

Tous mes instants furent égaux auprès de ma chère Adélaïde. Le jour où je la vis, le jour où je lui dis que je l'aimois, le jour où je fus vainquer de ses charmes, furent trois jours d'une félicité si grande que je puis bien les comparer l'un à l'autre. Tous les autres jours, également remplis, furent également délicieux, et le plus tendre Amant pourroit les compter comme autant de jours uniques. Je n'ai connu qu'un moment de douleur; mais l'on va voir si je puis encoie lui donner ce nom. Adélaïde m'aimoit, et redoutoit le progrès de son penchant: elle flottoit entre le préjugé et la tendresse. Je m'en offrois: je l'adorois, et l'amour

£59

me donnoit ce génie qui ne peut
 reconnaître que les loix les plus
 raisonnables et les plus positi-
 ves. Le respect timide du préjugé
 me paroissait un outrage. Je le
 lui dis; et l'amour me prêta tou-
 te son éloquence. — Va, lui dis je,
 tu n'aimes point, puisque tu
 crains d'aimer: une éducation
 sévère t'excuseroit devant un
 Amant moins tendre et moins
 éclairé par l'amour; mais je
 n'ai, ni la langueur qui souffre
 les mauvaises excuses, ni l'im-
 bécillité qui ne sait pas les distin-
 quer: je t'adore, et je sens que ton
 incertitude tient de l'indifférence.
 N'espérez pas que mon ame puisse

s'anéantir devant toi pour t'imiter.
Amoureuse et fière, elle ne te fait en
core grace du dépit qu'elle pourroit
se permettre, que parce qu'elle est réte-
nue par le doux espoir de t'éclairer.
Que crains-tu dans l'amour qui
anime ? Je t'ai promis de respecter
la loi qui protège tes charmes contre
l'entreprise de mes désirs ; je t'ai
promis ma main, tu m'as promis
la tienne, et tes parents consentiront
à nous unir ; tu n'as donc point une
juste terreur à m'opposer : je ne de-
mande que de l'amour, et tu crains
que l'amour ne soit un crime ! On
t'a élevée dans cette maxime bar-
bare, et tu ne t'apperçois pas que
l'habitude d'obéir sans raisonner



perpetue ton enfance ! Apprends
 que cet amour si dépendu est le
 premier sentiment de notre ame,
 apprends qu'il en est la première
 vertu, lorsque on en connaît bien
 le devoir = Ah ! s'écria
 Adélaïde, pardonne-moi ta dou-
 leur, vois quel en est l'effet pour
 toi, vois les charmans discours
 qu'elle vient de t'inspirer : ne
 comptes-tu pour rien le plaisir
 de m'instruire ? = Je le compte
 pour tout, si je t'ai persuadée.
 J'adore ton erreur, si c'est mon
 amour qui t'éclaire ; et ce mo-
 ment me laisse peut-être ré-
 gretter d'avoir détruit ton
 ignorance. =

Je l'embrassai avec cette ardeur que
 la plume infidelle ne sauroit rendre;
 je reçus le prix de cette ardeur dans
 un transport égal. Nous nous ai-
 mames pendant six mois, avant
 que de nous marier; et ce fut un dé-
 lire continué. Nos esprits d'accord,
 nos ames d'accord, se dévinoient, se
 prévenoient, se confondoient sans
 cesse. Quelle harmonie; On nous an-
 nonça qu'on alloit nous marier:
 elle l'apprit de ses parents, et je
 l'appris d'elle. Mon bonheur fut
 plus grand que le sien: ce fut en
 se précipitant dans mes bras, qu'-
 elle m'annonça cette douce nouvelle.
 O jour à jamais memorable pour
 moi: jour devenu éternel par le

souvenir de mes plaisir! les momens en furent tous délicieux; chacun de ses regards imprimoit dans mon coeur cette félicité inexprimable qui est la récompense du plus grand amour et des plus grands plaisir et sacrifices. Cent fois mon coeur s'eloit elancé vers elle pour l'entrainer à des faiblesses, et toujours je m'étois vaincu moi-même, pour ne rien retrancher du supreme bonheur que je m'étois promis. Aussi puis-je me vanter, d'avoir été l'époux le plus heureux.

Le Duc de la Force, disons-nous, auroit ri en lisant des vers si ten-

des sur un pareil sujet. Ainsi que lui, ces Petits Maîtres nourris dans la mollesse; ces hommes enfans, qu'on marie par ambition avant qu'ils ayez pu savoir, s'ils auront jamais un cœur; ces automates magnifiques, qui persifflent toujours et ne pensent jamais; ces hommes durs, qui ne sentent point, n'aiment personne, pour ne rien retrancher du grand amour qu'ils ont pour eux-mêmes, ignoreront toujours quelle sorte d'attention la Providence a apportée au bonheur d'un homme à qui elle a accordé une épouse sensible raisonnable et jolie).



*La Lampe d'Eureta Mioscolo,
Academicien Philarmonique.*

" Dans le notre, on n'aimoit pas les jouissances chimériques. L'Amour est nud: la bergère aimée est une Reine; la Reine aimée, une bergère. Elles ne sont pas plus riches l'une que l'autre. Malheur à la femme qui peut balancer entre un bijou et son amant! Qu'importe une perle quand on aime.

Nos plaisirz duroient sans trouble. Ni soleil, ni lune, ne se l'évoient sans nous retrouver ensemble parmi la joie des tables, le silence des bois, la vivacité des fêtes, sur des chevaux ou sur des fleurs. Combien

de déguisemens j'ai pris pour sur-
prendre, charmer mon cher Antoine! Un jour je l'attaquois en piquante
brunette, sous un vêtement Indien; un jour en Nymphe champêtre; un autre en fille modeste, dévouée aux
Autels; un autre en humble servante,
le jour suivant, en Divinité; et le lendemain, vêtue d'haillons misérables,
j'allois implorer l'ame miséricordi-
euse d'Antoine, qui, toujours charmé
de chaque métamorphose, jouissoit sans
changer de Maîtresse, de tous les
plaisirs de l'infidélité.

· Des que je le vis, je respirai. Nous
étions sauvés : qu'avions-nous per-
du ? Il entra dans mon vaisseau

mais avec des sentimens d'une con-
tenance à laquelle je ne m'étois
pas attendue. Sombre, profondé-
ment affligé, la tête abaisée sur
sa poitrine, immobile; voilà comme
il étoit lorsque je me jettai dans
ses bras. Il me refusa les siens
et ses lèvres et ses regards. Il
ne me fit entendre qu'un soupir,
dans lequel j'expliquai un répro-
che tendre de ma fuite. Elle étoit
assez justifiée par l'amour: mais
l'honneur! Durant trois jours
entiers Antoine s'obstina dans
cette douloureuse taciturnité.

Qu'on me l'apporte ! mort ou vivant, qu'on me l'apporte !
Nous avons un engagement sa-

cré de ne mourir qu'ensemble. —

Croiras-tu que, dans ce moment si cruel, j'aie été capable d'un sentiment de délicieuse joie? Oui: cette pensée me vint qu'il avoit laissé égarer son esprit, mais qu'il n'avoit pas cessé de m'aimer, que c'étoit pour moi qu'il mouroit, et que c'étoit pour lui que j'allois mourir; qu'après avoir parcouru ensemble les chemins fleuris de la vie, nous irions encore ensemble chercher enfin des lieux dignes de nos ames et de nos amours. Ah! qu'il est de plaisirs pour les ames grandes, unies à leurs pareilles! et les revers et les souffrances, et la mort même ne se présentent

à elles qu'avec la chaleur, l'énergie et le visage riant du plaisir.

— Vos, lui dis-je, ce sépulcre m'
est aussi cher que le Palais où
je te reçus la première fois.

Antoine, qu'as-tu fait = ?

Il me serrera une main. — Où
sont tes yeux? Antoine, lui dis-
je avec des sanglots = ? Il le-
va de pesantes paupières avec
peine pour me regarder. J'ap-
prochai ma bouche à la sienne:

= Et ta voix, Antoine, as-tu
juré, cruel de ne me la plus faire
entendre? = Il ne put que profé-
rer un autre soupir.

Je courrois de mes baisers ses

lèvres, ses joues molles et ternies. Il étoit plus beau pour moi que jamais, et si je me répentis moins de mon mensonge qui avoit armé sa main, c'est que j'étois déterminée à l'imiter, et que la mort étoit la seule ressource qui nous restât devant l'armée victorieuse. Ah! je ne pensois ni au soin humiliant qu'on me préparoit, ni à mes Etats perdus; je ne pensois à rien qu'au Héros cher et charmant dont je recevois l'ame par parcelles, à chaque minute, entre mes lèvres.

Elle me paraît errer un moment au
tour de ses lèvres, où j'appliquai ma
bouche, comme pour essayer de la

envoyer avec mon haleine, dans
son sein. Hélas! ce fut lui qui
envoya dans le mien son cher
et dernier soupir.

La petite maison.

= Je suis persuadé même que
vous ne concevez plus comment
on peut avoir tout à la fois des
idées si tendres et un cœur si peu
sensible : n'est-il pas vrai que vous
pensez cela ? = Il pourroit en être
quelque chose, répondit-elle, en sou-
vant. = Eh bien reprit-il, je vous
proteste que vous jugez mal de moi,
je vous le dis à présent sans intérêt,

car je vois bien, qu'avec un cœur
cent fois plus tendre que vous ne m'-
en croyez un indifférent, je ne vous
toucherois pas : mais il est certain
que je suis plus capable que personne
d'amour et de constance. Notre jar-
gon, nos amis, nos maisons, notre train,
nous donnent un air de légèreté et de
perfidie, et une femme raisonnable
nous juge sur ces déhors; nous con-
tribuons nous-mêmes volontairement
à cette réputation, parce que le pré-
jugé général ayant attaché à notre
état cet air d'inconstance et de co-
quetterie, il faut que nous le prenions,
mais croyez moi, la frivolité ni le
plaisir même ne nous emportent pas
toujours : il est des objets faits pour nous



arrêter et pour nous ramener au vrai; et quand nous venons à les rencontrer, nous sommes et plus amoureux et plus constants que d'autres

Elle parut toute effrayée et sa fra-
geur redoubla par le bruit d'une
artillerie précipitée. Trémicour, qui
savoit apprécier l'avantage que
donne à un homme, en toute occa-
sion, la fraîcheur d'une femme, la
reçut et la serra vivement dans ses
bras au mouvement qu'elle fit.
Elle alloit s'en dégager avec une
vivacité égale, lorsque l'éclat
subit d'un feu d'artifice lui
montra dans les yeux du temé-
raire l'amour le plus tendre et

le plus soumis. Elle fut un moment immobile, c'est à dire, attendrie; ce moment ne fut pas aussi court que l'eût été celui qui eût suffi pour s'arracher de ses bras, si elle l'eût hâti, et Trémicour put croire qu'elle eût, non hésité, mais oublié de s'en arracher.

Elle mangea peu et ne voulut boire que de l'eau. Elle étoit distraite, réveuse, triste. Ce n'étoit plus cet enchantement, ces exclamations par lesquel les son attendrissement avoit commencé à se signaler. Elle étoit maintenant plus occupée de son état que des choses qui le causaient. Trémicour, animé par son silence, lui disoit les choses les plus spirituelles, si nous avions de



l'esprit auprès des femmes, à proportion que nous le leur faisons perdre; si elle sourioit et ne répondit pas.

Tes pensées délicieuses lui causaient une émotion, dont le son agité de sa voix étoit l'interprète. Mélite l'écoutoit, et l'écoutoit d'autant plus qu'elle le regardoit moins. L'impression que faisoit sur ses sens cette voix agitée l'invitoit à porter les yeux sur celui en qui elle exprimoit tant d'amour.

Mais des soins des empressements
ne sont pas l'amour, quand l'ob-
jet ne plaît pas; d'ailleurs ces
soins et ces empressements mar-

quent des dessins, et une femme raisonnable s'est accoutumée de bonne heure à s'en défier. Ce qui la séduissoit ici, c'étoit l'inaction de Trémicour, en exprimant tant de tendresse; rien ne l'avertissoit de se défendre: on ne l'attaquoit point, on l'adoroit, et on se taïsoit. Elle rêva à tout cela, et Trémicour fut regardé. Ce regard étoit si ingénue, qu'il devenoit un signal; il en profita pour lui demander un chanson. Elle avoit la voix charmante, mais elle refusa. Il vit que la séduction n'étoit encore que momantine, et il ne se plaignit que par un soupir. Il chanta lui-même, il voulut lui prouver que ses rigueurs étoient des loix auxquelles le grand amour lui donnoit la force d'obéir sans con-



trainte. Il parodia ces paroles si connues de Quinault dans l'Armide:

Cue j'étois insensé de croire
Qu'un vain laurier donné par la
victoire
De tous les biens fut le plus pré-
cieux:

Tout l'éclat dont brille la gloire
Vaut-il un regard de vos yeux.

— Vous en doutiez lui dit-il, et en effet je n'ai pas mérité de vous persuader. Je ne vous ai attirée ici que par mes étourderies; vous n'y êtes venue que sur la foi du mépris le plus juste: ma réputation s'armeroit contre des preuves, et c'est par des serments que je débute avec vous! Cependant il est certain que je vous adore: c'est un

malheur pour moi, mais il ne finira
 point = . Mélite ne vouloit pas répondre,
 mais sentant qu'il étoit sincère, qu'
 elle lui devoit quelque chose, et qu'il
 alloit étre malheureux si elle ne s'ac-
 quittoit, elle le regarda encore tendre-
 ment . = Je vois que vous ne voulez
 pas me croire, réprit-il, mais je vois
 en même tems que vous ne pouvez pas
 tout-à-fait douter; vos yeux sont plus
 justes que vous, ils expriment du moins
 de la pitié . . . = Quand je voudrois vous
 croire, lui dit-elle, le pourrois-je? Oub-
 liez-vous où nous sommes? pensez
 vous que cette maison est de long-
 tems le théâtre de vos passions trom-
 peuses, et que ces mêmes serments que
 vous me faitez, ont servi cent fois au
 triomphe de l'imposture? = Oui, ré-



pondit-il, je pense à tout cela; je me souviens que ce que je vous dis, je l'ai dit à d'autres, et que je l'ai toujours dit avec fruit. Mais en employant alors les mêmes expressions, je ne parlois cependant le même langage. Le langage de l'amour est dans le ton, le mien toujours déposa contre mes sermens: il m'en tiendroit lieu aujourd'hui, si vous vouliez me rendre justice. =

Mélite se leva. Cest la preuve infaillible de la persuasion, quand on n'est point fausse. = Où voulez-vous aller? lui dit-il, en frémissant. Mélite j'eu merité que vous m'écoulassiez, songez comment je vous ai respectée; asséyez

vous, ne craignez rien, mon amour
vous répond de moi.... =

" " " " " " " " "

La, il lui parla avec cette simplicité
éloquente de la passion; il soupira,
versa des pleurs. Elle l'écoutoit et
soupiroit avec lui. — Mélite je ne
vous tromperai point, je saurai ré-
specter un bonheur qui m'aura ap-
pris à penser, vous me trouverez
toujours avec la même tendresse,
avec la même vivacité: ayez pitié
de moi, vous voyez.... = Je vois
tout, dit elle, et cet aveu renferme
tout: je ne suis pas sotte, je ne suis
point fausse: mais que voulez vous
de moi? Tremicour, je suis sage et
vous êtes inconstant... = Oui je
le fus, c'est la faute de fermes



que j'ai aimées, elles étoient sans amour elles-mêmes. Ah! si Mélite m'aimoit, si son cœur pouvoit s'enflammer pour moi, jamais elle ne se rappelleroit mon inconstance, que par l'excès de mon ardeur. Mélite vous me voyez, vous m'entendez, et voilà tout mon cœur. —

Elle se tut, et il crut qu'il devoit abuser de son silence. Il osa... ; mais il fut arrêté avec plus d'amour qu'on n'en a souvent quando on cède. —

Non, dit Mélite, je suis troublée, mais je sais encore ce que je fais : vous ne triumpherez point. Qu'il vous suffise que je vous en crois digne : méritez-moi

1207.

je vous abhorreai si vous insistiez. —
Si j'insistois ! ... Ah Mélite ... —
Et bien Monsieur ... Trémicour. —
Cuelle vous m'allez voir mourir
à vos pieds. — .

La menace étoit terrible, et la situation encore plus. Mélide frémît, se troubla; et il ne mourût point.

Aucassin ^{t.} et Nicolette.

Las! amour étoit jeu sans vilainie,
aujourd'hui c'est vilainie sans amour.
Amour de l'équité, haine de l'injustice,
défense des Dames, assistance
aux orphelins et aux souffreteux, ré-
connaissance illimitée pour les ser-
vices rendus, paroles sacrées, la reli-
gion des serment, l'inviolabilité du

secret, pénitences proportionnées
aux mechesfs, valeur extrême, une
amitie plus forte que celle d'Ulysse
et de Patrocle, ainsi qu'on peut le
voir dans presque tous les ancienno
Romans; voilà en raccourci le
fond de tous ces Romans si oub-
liés de nos jours.

Il n'y avoit en lui à reprendre,
sinon que tant étoit epuis d'a-
mour qui tout surmonte qu'il
ne vouloit point être Chevalier
prendre les armes, aller aux tour-
nois, ni faire chose qui convé-
noient à sa naissance.

Il falloit bien qu'elle fût gentille.

Aucassin la trouvoit belle plus que
beaucoup, et puis tant l'aimoit, que
tant d'amour, c'étoit plus qu'il n'en
falloit pour embellir une autre qui
n'eût pas été aussi gentille que
Nicolette: c'étoit son nom.

Aucassin l'avoit vue, l'avoit
ouie; Nicolette si bien lui avoit té-
nu doux language. La dernière fois
lui avoit dit: Sire Aucassin, si
n'avois assez d'amour pour rem-
plir le mien coeur, pourriez penser
que vanité seroit de moitié, dans
le serment que vous fais de vous
aimer toujours. Mais il est si vrai
que tant vous aime, que ce n'est
chose possible de faire entier au-
tre sentiment dans moi. Suio

toute amour et rien qu' amour. —
Avez dit, lui répondit Aucassin
chose qu' allois vous dire. Serai
ma Nicolette pour vous toute
amour et rien qu' amour. —
Quand on s'est tenu semblable
langage, et quand on est bien
certain de sa foi, on s'en va
sans méfiance, et on n'a plus
rien à se dire.

O fortune que me futes douce le
jour que rencontrai Nicolette !
Mais le jure ne prendrai les ar-
mes, ne ferai acte de chevalerie
envers qui que ce soit, avant
qu' aie tiré Nicolette d'esclava-
ge. Ne veux entreprendre mes

prémiers combats que pour l'amour
d'elle.

De quoi me parlez-vous, mon pere?
Que Dieu ne m'accorde jamais rien
de ce que je lui demande, si l'on me
voit armer Chevalier, monter à
cheval et aller à la mêlée, avant
que vous m'ayiez donne Nicolette
ma douce amie, icelle que tant j'aime.

La Comtesse mere d'Aucassin, vint
au secours du Comte. Quand les
femmes s'en mêlent, il n'est querelle
qui ne devienne chaude, et où ménâ-
ces, injures ne soient de moitié, et
puis les larmes : car les bonnes mè-
res pleurent si volontiers quand un



enfant gâté ne fait leur respecta-
ble volonté. Lasse de l'appeler
mon ami, mon cher fils, la Com-
tesse lui dit : Coquin, vas, tu
verras, tu sauras, petit coquin,
ce que c'est de n'écouter une
bonne mère. N'as connu que
ma tendresse jusqu'ici, sache
que rien n'est si fort que la
haine d'une bonne mère. Ce
coquin-là dit elle en s'en allant,
me fera mourir.

Orpheline et Captive c'est bien pire
Parceque vous aime Aucassin ;
Suis exposée aux tant piteux martyre,
De mourir d'amour, de peine de faim :
Mais quoique l'on fasse cher Sire,

1713

Serai fidèle à vous jusqu'à la fin,
Et si votre cœur ne varie,
Serai toujours votre bien belle amie.

Nicolette ma toute belle,
Belle debout: assise encore plus belle,
Belle à répondre, et à parler,
Belle à rire et à jouer,
Belle à baisser et embrasser;
Pour vous tant je suis désolé,
Que je suis prêt d'expirer.

Que Dieu ne m'accorde rien de ce que
je lui demande, si je deviens Chevalier,
si je monte à Cheval, et si je vais
au combat donner ni recevoir un
seul coup, à moins que vous ne me
donniez Nicolette, ma douce amie
que tant j'aime.

Que cela vous fait-il? Ce
n'est pas vous qui l'épouserez.
N'est ce pas à moi à me choi-
sir celle qui doit être miennne-
pour la vie?

Ah cher père, avez comme tous
les pères du monde plus d'orgueil
pour votre glorieux nom que d'ami-
tie pour votre fils.

Et il reconnaît :

Que Dieu ne m'accorde rien, etc....
Garios s'éloignit: quand Etuccas-
sin vit son père qui s'en alloit,
le rappella: Mon père révenez
j'ai un marché à vous faire. —
Quel marché beau fils: — Je pren-
drai les armes, et j'irai aux com-
bats. Mais je mets dans mon

Marché, que si Dieu me ramene sain
et sauf, vous me laisserez voir Nico-
lette, ma douce amie que tant j'aime.
Je ne vous demande que le tems de
lui dire deux ou trois paroles, et de la
baiser une fois. = Je t'en donne ma
foi, beau fils. = Ainsi soit fait.

Un baiser attendoit Aucassin au
retour ! Jugez si telle friandise est
tentante pour un beau fils. Il eut
donné cent marcs d'or pour tel
baiser. Comme il se laisse appareil-
ler. Belle armure d'acier, double
haubert, heaume bien ajusté à
son chef, épée d'or à son côté, jam-
be dégagée, jambe déla sur un haut dé-
strier, écu sur le coude lance au
poing : à ses deux pieds, étriers qui



vont de merveille. Il se souvient que c'est pour sa douce amie : il épéonne son destrier, et le voilà parti. Où va-t-il ? À la bataille. Fanfare, sonnes.

¶ ¶ ¶ ¶ ¶ ¶ ¶ ¶ ¶ ¶ ¶ ¶ ¶

L'enfant étoit grand et fort ; il met l'épée à la main, et le voila qui commence à frapper de dureté, de gauche. Il tranche, taille, fait voler têtes, bras, jambes, se tire de la mêlée, et revient au galop. Le Vicomte Bongars accourroit. Aucassin l'évant aussitôt son épée, lui en porta sur le heaume un si furieux coup qu'il lui en tâme la tête. Aucassin qui voit son père venir, tire le Vicomte par

le nez de son heautme, et le livre prison
nier à son pere. — Mon père voici
votre ennemi. — Beau fils, ce sont la
les tours de jeunesse qui conviennent
à votre age, sans plus songer à votre
folle amour. — N'allez pas me
précher, mon père, songez à me tenir
votre parole. — Quelle parole? —
M'avez-vous pas promis, quand je
pus les armes, que si Dieu me ramé
noit sain et sauf, vous me laisseriez
voir Nicolette, ma douce amie que
j'aime tant, que je pourrois lui dire
deux ou trois paroles, et la baisser
une fois. — Dieu m'en punisse si
j'en fais rien. — Est-ce la vôtre
dernier mot? — Oui par Dieu. —
Je suis fâché d'entendre mentir un



homme de votre âge.... Vicomte,
n'êtes-vous pas mon prisonnier?
Oui dit le Vicomte Bongars. —
Donnez moi votre main. = Très
volontiers. = Furez moi de faire
dommage à mon père, de le pour-
suivre tant que vous pourrez. —
Je vous jurerai tout ce qu'il vous
plaira. = Allez donc sur votre
serment, vous rends votre liberté.
Et voilà Bongars qui s'en va bien
content.

II II II II II II II II II II

Pauvre Aucassin, en prison on
a le tems de refléchir. On y dé-
vient ou meilleur ou pire. Eh
bien, il aimoit toujours de même.

II II II II II II II II II II

Nicolette fleur delys,
Douce amie au clair vis,
Plus êtes douce que raisin.
Et que soupir dans le vin :
Ne savez pas que dans ce souterrain,
Pour vous vain faire triste fin :
Dieu vous garde de tel destin.

N'est il pas tems que je fasse le portrait de Nicolette ? Elle avoit, comme je l'ai dit les cheveux blonds et frisés en petites boucles. Ses yeux étoient vairs et rians, ses petites lèvres plus vermeilles que n'est cerise ou rose en tems d'été, les dents blanches et petites, et ses dures pommelettes qui sa robe soulevroient, surpassoient la blancheur de ces noix nouvelles fraîchement écossées, sa taille étoit

si déliée, qu'à deux mains vous
 l'eussiez embrassée, et les fleurs
 de marguerites qu'elle rompoit
 en les foulant, paroisoient noi-
 res auprès de la blancheur de
 ses jambes et de ses pieds. Con-
 venez maintenant qu'il faut ai-
 mer tout cela, fussiez vous grand
 Comte ou beau Sire. Une escla-
 ve, que sont ces chaînes à la
 beauté? O mon Dieu rien du
 tout. Il faut les lui enlever, les
 porter soi-même, et la suivre.
 Si fille de vassal ou de serf peut
 avoir l'honneur d'entrer par
 finance dans noble maison,
 pourquoi beauté toute nue, ne-

vaudroil-elle son pesant d'or? Ni-
colette! faut aimer celles qui vous
ressemblent; c'est moi qui les con-
seille à tout le monde. Ainsi soit fait.

"*Auccassin gentil Bachelier*"
Franc damoiseau bien honore
Que vous sert de vous lamenter,
Quand point de moi ne jouirez!
Puisque votre pere me hait
Et toute votre parenté.

"*Belle et douce amie*, lui disoit-il,
non, ne vous irez point. Le premier
venu qui vous verroit, dans son
lit il vous mettroit, et de vous se
satisferoit; sitôt que vous auriez
couché en lit d'autre homme que
le mien, n'imaginez pas que j'at-

tendisse un couteau, pour me le
plonger dans le coeur et me tuer.
Mais de si loin que je verrois une
mureille, ou une pierre dure, je
prendrai mon escousoe pour
me lancer, et j'irai si rudement
me heurter la tête, que j'en fe-
rais sortir les yeux et la cervelle.
Ne crois lui disoit-elle, que m-
aimez autant que vous aimez.—

Vous vous trompez Nicolette. L'a-
mour de la femme n'est que
dans ses yeux, dans l'extémité
de son sein, et au bout de ses pieds.
Mais l'amour de l'homme est
enfoncé au beau milieu, de fa-
con que rien ne peut l'en ar-
recher.

4 4 0 0 0 0 0 0

Qu'on est à pleindre, quand on ne tient
 à rien au monde ! On a beau être jeune,
 avoir mérite, ou beauté ; si n'avez fa-
 mille, des parens, mourez tout entier
 le jour qu'avez passé de vie à trépas.
 Pas la moindre petite larme. Le trou-
 s'ouvre, le cercueil y est poussé, deux
 coups de bêche, et tout est dit ; la
 mort de Nicolette fût répandue dans
 le canton, personne ne la regretta.
 Le Comte Farins en fût aise, et
 vint rendre la liberté à Aucassin.
 Y a-t-il des fêtes pour les souffreux !
 pendant que le monde s'ébahissoit
 de joie ; et qu'une cour nombreuse
 se rapprochoit pour amener par cau-
 serie gaie et franche familiarité, le
 triste Aucassin ne parlant à personne.



isolé, debout, se tenoit appuyé à
un pilier et longuement soupiroit.
Un chevalier de ceux pour qui
la peine d'autrui est une gêne,
et qui ne cherchent les hommes
que pour rire ou pour en rire,
vint tirer Aucassin par le bras.
Que faites-la? — Ne sais. —
Pourquoi ne prenez point part
à la joie de ces gens ci? C'est
folie de se lamentter quant tout
le monde rit: quelle figure faites
ici? à votre place, monterois à
cheval, et irois promener ma
noire humeur dans la sombre
forêt. — Avez raison.

1925.

Dieu garde Aucassinet,
Et la pucelle au corps bien fait,
Qui chevelure blonde avoit,
Et nous donna de ses deniers;
Dont gateaux avons achetes
avec quaines et coutelets,
Et flutes, et cornets,
Pipeaux et petits maillets;
Dieu vous le garde.

Nicolette l'entendit et accourut à la loge, les bras ouverts, se jeta à son cou, le bâisa, l'embrassa. Beau doux ami ! = De se bâiser, de s'embrasser = j'étois bien blessé à l'épaule : je ne sens plus ni mal ni douleur. = Elle de le tâter partout, et de trouver, qu'il a l'épaule

déboîtée. Elle le maria tant avec ses belles mains, et fit tant avec ses belles mains et avec l'aide de Dieu qui assiste toujours les amans, que l'épaule fut remise à sa place. Puis prenant des fleurs, de l'herbe fraîche et des feuilles vertes, qu'elle attacha avec un pan de sa chemise, lui fit une bonne et forte ligature.

" " " " " " "

Aucassin mon ami doux
 En quelle terre ironnous.
 Eh qu'importe où nous ironnous,
 Puis qu'ensemble nous allons.

" " " " " " "

" " " " " " "

Sire, Roi de Torelore
 Vos geno me tiennent p'core
 Quand mon doux ami me cajole:
 Que toujours je sois à l'école
 D'Aucassin, qui de moi rafole;
 Ni bal, ni danse, ni carole;
 Harpe, viole, ni viole,
 Ni le jeu de l'escarpole
 Ne m'en arracheroient pas.

Que ce fût pour elle une grande peine de danser avec un autre qu'Aucassin. il le falloit; et toute Demoiselle cede volontiers à pareille nécessité.

Ecoutez moi gentil Baron,
 Et vous d'aval, et vous d'amont;
 Vous plairoit il ouir mon chanson?
 Et d'Aucassin le franc Baron
 Et de Nicolette sa bonne



Que Dieu soutienne et lui pardonne.

Tant durerent leurs amours,
 Qu'il la chercha au bois profond,
 A Torclore, au donjon:
 Les prirent des payens un jour.
 D'Aucassin rien plus ne savons
 Mais de Nicolette la bonne,
 Elle est à Cartage, au donjon:
 Son père le roi du canton,
 Pour elle a le cœur si bon,
 Qu'il lui veut faire le don,
 D'un roi mais payen et felon;
 Mais elle dit toujours non,
 Et ne veut pas autre Baron
 Qu'un damoiselle de beau renon:
 Aucassin est son vrai nom,

Et mille fois la tueroit-on,
 Elle n'aura autre Baron,
 Si non ce tant joli garçon.

Aucassin qui tous ses plaisir
 Dans Nicolette avoit assis
 D'aise avoit son cœur tout transi :
 Elle qui tient son doux ami,
 Telles joyes onques ne sentit ;
 Vers lui saute en pieds et bondit,
 Et contemple son Aucassin,
 Ses deux bras elle lui tendit,
 Et doucement l'accueillit :
 Les yeux lui baise, et lui sourit,
 La nuit le trouve encore ainsi,
 Jusqu'au matin que le jour luit,
 Et qu'elle épouse son ami
 Qui de Beaucaire, dame en fit.



Elvire et Sol,
Filles du Cid.

" " " " " " " "
L'esprit est le plus funeste don de la nature : il combine tout, épuise tout, dégoûte de tout. Maudit soit donc le dix-huitième siècle, qu'il a barbouillé de son fard ! Nous ne savons seulement plus définir la naïveté : elle ne nous présente guère que l'idée d'ingénuité et de gracieuse ignorance enfantine. Il est une naïveté de sentimens doux et tendres ; il en est une de forts et magnanimes sentimens. La naïveté est l'expression simple, naturelle, lyrique, / : tous ces mots sont synonymes : / de nos divers sentimens,

et il ne faut pas pour cela supposer
l'absence des idées, les mepris des
ornemens. " " " "

Autemps passé il y avoit beaucoup
de sots d'esprit, aujourd'hui nous som-
mes tous sots de sentiments.

" " " " " " " "
C'est aïnoi que parloit Alphonse VI.
au fameux Cid qui lui répondit: —
Sire je suis content. Encore deux ou
trois belles actions, et nous pourrons
aller aux batailles ensemble.

" " " " " " " "
Le Roi voulant leur accorder sa fa-
veur, envoya un message au Cid,
qui le communiqua tout aussi-tôt
à Chimene. En pareil cas les fem-
mes sont toujours importantes.

" " " " " " " "
En pareil cas il faut voir un homme



et quand on n'est pas femme, ce n'est pas assez, il faut lui parler. Les hommes jugent par l'oreille et les femmes par les yeux.

Arrive la foule, en criant à perdre tête : arrive aussi le lion. Fci le Cid se réveille, se lève, se présente devant le fier animal, aussi haut que le plus haut des cedres, et le regarde avec une fierté qui confond la sienne.

Le lion fut constraint d'humilier son regard sous celui du Cid. Le lion est fier, et il aime les fiers, qui ne sont pas méchans. Il se retourna pour s'en aller. Le Cid fit faire un grand silence, qui humilia la bête encore davantage.

Il rentra dans la lionnière en baissant la tête et répliant de honte sa queue sous son ventre. Le Cid qui la suivait la renfermoit.

= Ami Bermudo lui dit le Cid, le lion
t'a fait peur, puisque tu te faches
contre lui.

Il crovoit de la plus noble colère le Cid; il ne pourroit ni se taire ni parler. Il regardoit ses gendres, et plus il les regardoit, plus il voyoit qu'ils avoient des armes à leur ceinture.

Le Cid ne répondit rien aux plaintes
de sa Chimène. Toutes les paroles
sont superflues dans les cas sou-
ceptibles d'une belle vengeance.

1434.

„ Je crains les lâches; ils sont
cruels. Je sais bien que les auda-
cieux vis-à-vis des femmes ne
le sont pas vis-à-vis des hom-
mes: mais les lâches sont trai-
tres, n'entrez point en bataille
avec eux.

Les filles du Cid, dit on encore
ne sont pas interessantes. Sa-
vez-vous maudites Poëtes, que
les honnêtes femmes ne le sont
pas? Que voulez-vous qu'elles
disent? Que voulez-vous qu'el-
les fassent, ces pauvres et bon-
nes filles du Cid? Dans tou-
tes les femmes bien aimables, il
y a toujours une petite inclina-

1935.

tion, ou au plaisir ou à la coquetterie; il ne tenoit qu'aux Historiens qui ont fait les Romances, de leur mettre de jolis discours à la bouche. Mais ces Historiens n'étoient pas sots, et ils ont compris que les honnêtes filles parlent peu, et ne savent point agir.

6

Les Conditions inutiles.

Quelques personnes assemblées chez
l'Emile, avoient fait tomber la conver-
sation sur l'amour purement spirituel.
Depuis plus d'une heure qu'on étoit
sur cette matière, Saint-Isle n'avoit
pas dit mot. Forcé de parler comme
les autres : je conçois dit-il qu'il
puisse y avoir des attachements au-

1438.

si respectables, mais je ne concevrai jamais qu'ils soient capables de remplir tout le cœur d'un homme bien amoureux. J'ai vu de ces amans si admirables : l'ennui répandu sur leurs traits, les faisait aisément distinguer; j'en ai vu même quelques-uns qui, ne voulant jamais trahir leurs sermens tyanniques, avoient fini par rénونcer à la maîtrise de la plus aimable, contraints d'opter entre le désespoir et l'infidélité.

“ Vous êtes jeune et belle, Prélise ne vous vaut pas; mais elle n'est point incapable de faiblesse comme vous, et voilà la cause évidente de son triomphe. La beauté se

fait aéorer; elle séduit, elle enflamme,
elle donne des désirs : ce sont autant
d'engagemens qu'elle prend, et qu'elle
est obligée de remplir tôt ou tard. Si
elle veut s'en dispenser, elle a toujours
à craindre le refroidissement ou l'in-
fidélité. Je vous entends, Monsieur,
répondit-elle assez séchement; j'au-
rois dû penser comme Bélice et me
livrer... Je ne vous dis pas ce que
vous auriez dû faire, reprit-il. Je
ne me mêle point de donner des con-
seils. Mais vous accusez mon ami,
vous lui reprochez légèrement un
crime, et je vous dis qu'il n'est
point aussi criminel que vous vous
l'imaginez. Au surplus, Madame
poursuivit-il malicieusement, ce
que vous croyez n'est peut-être pas



vrai : on se fait souvent des cha-
grins. Je l'interrogerai, si vous
voulez ; je lui parlerai : tout ce
que vous n'aurez pas la force
de lui dire, je le lui dirai moi-même :
vos intérêts seront en bonne
main. Non, Monsieur, répondit-
elle en fondant en larmes, je n'-
ai plus rien à lui dire. Je vous
remercie de vos soins, j'ai trop
compris qu'ils me seroient inutiles.

Preancour sortit. Emilie étoit
dans un fauteuil, la tête appuyé
sur sa main, ayant un moucho
ir sur les yeux. Que signifie
tout ceci, lui demanda doucement
Saint-Isle : aurois-je le mal
heur de vous avoir déplu ? Qu-

avez-vous, qu'ai je fait? Rien répondit-elle, en tournant sur lui ses beaux yeux; vous n'avez rien fait dont je puisse me plaindre, vous ne pouriez prévoir ce qui arrive, et je vous crois innocent. Non répondit-il, en se jettant à ses genoux, je ne suis plus innocent, quand vous versez des pleurs, l'amour m'accuse, je devois tout prévoir; mais de quoi est-il donc question, qu'est-il arrivé? Rien que de trivial répondit-elle, vous m'aimiez, vous ne m'avez plus, c'est un malheur pour moi; mais j'y suis sensible sans vous en accuser; j'avois trop exigé de vous. Ah! Emilie, répondit Saint-Isle il faudroit pour ne vous plus aimer, qu'il se fût fait un prodigieux changement en moi.



D'où peuvent vous venir ces injustes idées, par où ai-je pu mériter qu'elles entrassent dans votre esprit. Je vous répète que vous n'avez aucun tort, lui dit-elle : soyez donc très tranquille. Je souffrirai, je vivrai dans les larmes, mais je ^{ne} vous ferai jamais aucun reproches; et lorsque vous ne daignerez plus me voir, lorsque vous m'aurez entièrement oubliée dans les plaisirs d'une nouvelle chaîne, mes larmes n'iront pas vous chercher pour troubler votre bonheur. Ah! dit-il, en lui bâissant tendrement la main, pourroit-il y avoir un bonheur pour

moi, que vous ne partageriez point.
 Mais je n'entends que trop, ce que vous
 craignez de me dire. Vous avez ouvert
 votre cœur à la jalousie : c'est à moi
 de deviner, de m'accuser, de me juger,
 l'honneur et l'amour m'en imposent,
 également la loi, je dois leur obéir.
 Chère Emilie, il n'est point vrai que
 je vous sois infidèle, tout mon cœur est
 encore à vous. Vous me verriez plus
 triste, plus trouble, si j'avois le mal-
 heur de ne vous plus aimer. Il n'y
 a que vous qui puissiez me faire ce
 bonheur qui remplit le cœur d'un
 amant. Après cet aveu je ne vous dis
 simulerais pas ce qui m'est arrivé de
 puis quelques jours.

Vous savez les conditions que vous

m'avez imposées, je m'y suis
 soumis aveuglément : je ne vou-
 lois qu'être heureux, je l'étois ;
 je ne faisois point de réflexions.
 J'aurai toujours pensé de même,
 si je n'avois pas vu Pénélope : j'o-
 se la nommer, parce qu'il me
 semble que le moindre mystère
 seraït une offense. Pénélope a des
 principes moins respectables que
 les vôtres. Je lui ai plu, sans
 songer à lui plaire. Ce goût pour
 un homme qui ne cherchoit pas
 à lui en inspirer, l'a rendue cares-
 sante, vive, séduisante enfin.
 Elle a voulu m'enflammer, elle
 n'y a pas réussi : elle n'a rien
 diminué de ma tendresse, mais

elle a altéré mon innocence. Malgré moi, j'ai senti que je n'étois plus également heureux : j'ai souhaité de la voir, j'ai craint votre présence, j'ai rougi de me trouver si différent de moi-même, et dans la confusion de ce changement j'aurois donné ma vie pour retrouver ma première vertu, ou pour vous rendre votre première indifférence. Voilà l'état où je me trouve. Je ne m'explique pas mieux, j'aurois honte de répandre un plus grand jour sur un caprice qui me donne des remords. Fose du moins vous protester que vous êtes encore la maîtresse absolue de mon cœur. Prélise m'inspire des désirs, vous m'inspirez des sentiments. Je ne suis donc pas infidèle, je ne suis que



criminel; mais c'est assez pour être indigne de vous: aussi n'aurai-je pas la témérité d'attendre que vous m'appreniez mon devoir. Après l'avoue que je viens vous faire, je dois savoir que mes soins vous outrageroient: ils vous seroient toujours suspects; malgré moi-même ils seroient intéressés; je ne pourrois m'empêcher de me plaindre et peut-être de vous offenser.... Cette idée renferme mon arrêt; je n'ai plus qu'à vous fuir, et c'est le parti que je vais prendre.

Il étoit au genoux d'Emilie, il se leva. Quelque coupable que je puisse vous paroître, lui dit-il, d'un ton mal assuré, j'ose espérer

que vous ne me haïrez point. Si vous
 n'avez pas été si vertueuse, mes
 désirs n'auraient point été des cri-
 mes, et nous eussions goûté dans
 une tendresse éternelle des plaisirs
 qui vous auroient charmées vous-
 même. Il appuya alors ses lev-
 res sur la main d'Emilie. Que
 je vais vous régiéter, répit-il! le
 plaisir suffira-t-il pour remplir
 le vuide d'un cœur à qui vous
 étiez si nécessaire? Je vous quitte
 bien moins que je ne vous perds:
 je m'immole à mon respect, et le
 courage dont j'ai besoin me fait
 sentir toute la perte que je fais...

Il sembloit toujours qu'il alloit
 partir: il ne partoit point: il atten-
 doit la réponse d'Emilie. Voyant qu-



elle ne disoit pas mot : Adieu
Madame poursuivit il, en fai-
sant semblant de s'essuyer les
yeux. Vous ne répondez rien, et
j'explique votre silence. Mes
discours, ni mes remords vous ne
sauvoient toucher, c'est du moins
une consolation pour moi de pen-
ser qu'une séparation qui me
coutera chaque jour des larmes,
ne vous coutera pas même des ré-
grets... Ah cruel! lui dit enfin
Emilie, vous voulez me faire mou-
rir. Que vous ai-je fait? pourquoi
me persécuter? pourquoi... Ah!
Saint-Fole, qui m'eût dit que je
vous perdrois, que vous ne vivriez
plus pour moi!... Je voudrois ré-

pondit-il pouvoir me conserver à vous,
il n'est point de bonheur qui fût égal
au mien. Pourquoi faut-il que vous nous
fassiez respecter par l'amant même
que votre vertu désespere ? Mais quoi
réput-elle, est-ce un mal sans remède ?
Seroit-il impossible que ma tendresse
vous suffit ? Ah ! Saint-Isle vous ne
savez pas combien je vous aime. vous
ignorez... Je sais combien je vous
aime moi-même, répondit-il : tout
le charme de votre amour est dans
l'excès du mien. Malgré cela je
ne serois plus parfaitement heureux.
Je me connois, je me sens, je subis tou-
te la rigueur des caprices de la na-
ture. Je voudrois vainement me sou-
straire à ses loix impérieuses ; les



clerc enchaîné par un tyran
n'a plus qu'un courage inutile...
À ces mots, il lui baissa la main
encore long-tems. Adieu lui dit
il, je reste trop auprès de vous,
je m'attendris trop, je sens que
je vous expose; il est tems que je
fuyaie... Il partoit. Un mouve-
ment d'Emilie le ramena à ses
genoux, il profita de l'avou le
moins suspect. Sa témérité fut
si prompte qu'elle lui sauva des
reproches. Son bonheur en fut le prix.

La Fête des Sens.

Le Duc... un de ceux qu'on ren-
contre dans tous les boudoirs, et

1249.

pas bien loin des coulisses, avoit mis
la Marquise dans sa tête; elle y étoit
mieux placée que dans son cœur.
Nous avons encore une tête; mais
nos coeurs... ou sont-ils? Nous lo-
geons dans nos têtes, l'amour l'ami-
tié, et par cet arrangement, une
légère évaporation nous tire d'em-
barras.

8.

Plaintes d'un Malheureux.

Je me rappelle ces journées
Que dorsoient l'époque et l'amour.
Ces nuits encore plus fortunées,
Plus belles que le plus beau jour.
Ces berceaux, ce frac, ce silence,

Assis sur un banc de verdure,
Nous admirions l'éclat des champs
Et le calme de la nature,
Les arbres dans l'ombre mouvante,



Le feu d'un nuit étoilée,
 Ce spectacle nous ravissoit,
 Pendant que sous la feuillée,
 L'oiseau solitaire chantoit.

Dans une de ces nuits charmantes,
 Se souvient-il de la chanson,
 Qu'une voix des plus discordantes
 Chanta sur un grotesque ton ?
 Nous rimes de sa mélodie,
 Ah ! depuis, de toi séparé,
 Aux mêmes chansons ô mon amie !
 Fai d'abord faire, puis pleure !

La belle Pénitente. 9.

Oh ! comme je l'aimois ! dit-il encore ;
 m'eût-elle demandé mon sang ; ce
 n'est rien que mon sang ; m'eût elle
 demandé mon salut ; j'aurois sacrifié
 mon éternité pour avoir son cœur ;
 durant quelques heures de vie qui
 nous sont accordées. " " "

L'^ocole des peres et des meres,

ou
Les trois Infortunées.

" " " " " " "

Il chercha dans les occupations de la guerre, des distractions à l'amour; mais l'amour trompe l'espoir d'un amant guerrier qui veut en modérer l'empire; en se conservant à la sagesse, il n'en perd souvent que mieux la raison.

" " " " " " "

Elle avoit une si grande honte pour la coquetterie, qu'elle croyoit qu'on ne pourroit plus plaire innocemment lorsqu'on aimoit une fois: elle craignoit ce que les autres cherchent.

" " " " " " "

Mon amour m'avoit ôté jusqu'au pouvoir de l'aborder librement: tout étoit devenu contrainte, et tout étoit amour. Je ne m'appercevois pas; elle



s'en apperçut, je l'aimois tant que
je ne voyois pas que d'autres que
moi en fussent amoureux : les soins
de son amant m'échappoient comme
ceux des autres ; je ne voyois per-
sonne pâli, trembler, balbutier de-
vant elle, et je concluois qu'elle
n'avoit point inspiré de passion.

" " " " " "

On est si intéressant dans la dou-
leur, pour un homme dont on étoit
adoré ! On fait rétentir dans son
coeur des sons si touchans ! Cette
voix, qui doit troubler toute la vie,
prend un charme nouveau en deman-
dant du secours : on s'attache
alors par les circonstances mêmes
qui devroient détacher.

" " " " " " " " "

Et sa réponse m'a fait frémir. Ce que j'ai ne peut être senti que par moi, si vous m'aimez fortement; mais si votre amour est tel que je l'ai cru, vous allez en être accablée.

Je songe à tout, m'a-t-il répondu avec humeur; mais vous Mademoiselle, vous pensez trop, vous réfléchissez trop, vous devriez par ménagement me paraître plus trouble; songez à votre tour, que je vous aime jusqu'à l'idolâtrie; que la raison m'offense; que, s'il fallait vous perdre pour moi, vous n'auriez pas le droit....

Il y a bien des sortes de passion qui prennent le nom d'amour; il n'y en a qu'une seule qui soit réellement,

de l'amour; on la reconnoît à la générosité qui l'accompagne: toutes les autres se signalent tôt ou tard par des traits de barbarie, lorsqu'elles sont contrariées.

¶ ¶ ¶ ¶ ¶ ¶ ¶ ¶ ¶

Il n'y a pas d'instant dans le jour où je n'aye une fièvre ardente; comment ne m'emporterois je pas quelque fois? Mon cher ami tel est l'amour: s'il est rare, comme on le dit, c'est un bonheur pour l'homme et pour la société.

¶ ¶ ¶ ¶ ¶ ¶ ¶ ¶

Oh, dit-il, cette gloire ne vaut pas le bonheur; toutes les femmes la perdent plus ou moins quand elles aiment, et n'en sont pas plus méprisées: ce sont les circonstan-

ces qui les sauvent, et c'est le sentiment qui les excuse : il faut faire des loix au préjugé, et l'enchaîner au char de la nature.... Ne philosophez pas, lui dis-je en frémissant ; je n'ai qu'un mot à répondre à tout ce que vous venez de dire mais il est terrible.

" " " " " " " "

Je ne songe à rien, répond-il ; on m'a rendu barbare ; on a trahi mes vœux ; et mes sentiments les plus violents sont les plus légitimes : oui, et la fille et la mère sont également mes bourreaux.

C'est à quoi je songerois, si je voulois réfléchir.... Voilà un langage bien étrange, lui dis-je, quoi ! le cœur le plus tendre, l'amante la plus intérieure, l'héroïne même du sentiment... Ce portrait est trop beau, répond-il

effaces des traits qu'elle n'a plus,
ou qu'elle n'eût jamais. Nous
la jugeâmes dans un état tran-
quille : Connais les femmes. Dans
cet état, où des simples regards
payent nos plus tendres soins ;
où elles n'ont point de sacrifices
à faire ; où un rien, un mot un
soupir nous abusent et nous
transportent ; elles aiment ou
croient aimer : mais le calme est
un tems peu propre pour juger
de leur tendresse ; ce tems est à
peine changé, que le moindre
vent dissipe le nuage qui dé-
roboit leur cœur à notre connois-
sance : Il faut entendre sur cela
les malheureux qui ont eu besoin
de leur courage, hélas ! ainsi que

moi, ils ont presque tous éprouvé, qu'elles nous embarquent et nous abandonnent,

0 0 " " " " 0 0 0

Sur quoi répondit-il, sur tout ce qu'il peut y avoir de plus convaincant.

Lis cette lettre, et prononce sur mes
opinions quand tu l'auras lue.

Car lui dis-je, ce n'est ici qu'un mouvement; tu es emporté et n'es pas résolu: il n'est pas possible que tu veuilles rompre pour jamais avec une fille charmante et que tu adores, parce qu'elle aura eu de l'honneur...

L'honneur n'offense point l'amour, répondit-il; il sait lui faire respecter ses loix; et quand la résistance qu'il oppose paraît coûter des regrets, l'amant est consolé en se

cret, en se croyant tres malheu-
 reux. Mais quand ce n'est pas
 à lui qu'on est immolé, quand
 on distingue un sentiment de
 vanité dans le cœur qu'on ne
 peut attendrir, la résistance
 est hypocrisie et outrage; et
 rompre alors, c'est venger une
 offense. J'en conviens, lui dis-je,
 mais l'offense ici est bien légère..
 Légère? reprit-il, vous n'avez pas
 mon cœur pour en juger: elle
 connoissoit ce cœur brûlé d'a-
 mour: s'il est trop tendre et trop
 prompt à s'irriter, elle l'a justi-
 fié vingt fois en se félicitant,
 d'être aimée avec fureur; c'étoit
 alors le tems des transports et

de la vérité; aujourd'hui son amour n'est plus qu'habitude; il s'affaiblit par degrés, et je gagerois même que le souvenir des sentiments qu'elle eût, l'étonne, toutes les fois qu'il s'offre à son esprit, et n'est plus pour elle qu'un sujet de regrets.

" " " " " " " " " " " "

De combien d'amour elle étoit remplie! avec quelle bonne foi elle s'accusoit! combien son repentir étoit tendre! Il n'y a que l'amour qui apprenne à se pénétrer ainsi de ses torts. " " " " " "

Non répondit-elle, il m'aime véritablement, mais son amour est cruel; vous ne savez pas combien on le ramène difficilement.... C'est une chose que vous devez lui pardonner, répia

je; les défauts d'un Amant ne sont que de l'amour; un jour peut-être vous vous plaindez d'un excès contraire, je verrai également couler vos larmes, et il me sera plus difficile de les essuyer: de tous les maux qu'un Amant peut faire souffrir à une femme comme vous, le réfrigoration est le plus sensible.

" " " " " " " "

Et vous me croirez ingrat, quand ce n'est qu'à force d'amour que j'ai pu parvenir à penser raisonnablement pour vous et moi. Je vais m'expliquer; puissiez-vous lire sans me jurer, ce que je ne puis vous confier sans douleur!

" J'ai bien réfléchi, Mademoi-

„ celle, à ce que j'avois exigé de vous,
„ au chagrin dont je fus pénétré en
„ lisant votre réponse, au sentiment
„ vainqueur qui vous dicta les refus
„ qui m'accablerent. J'ai compris que
„ notre caractère s'étoit montré dans
„ nos mouvements, et cette connoissan-
„ ce doit être aujourd'hui la règle de
„ ma conduite. Est-ce s'aimer que
„ de chercher à se rendre malheu-
„ reux ? Si l'amour est capable de
„ cette violence, nos âmes honnetes
„ et humaines ne lui doivent que du
„ mépris : s'il reconnoît pour un de-
„ voir le soin si naturel de rendre
„ heureux l'objet aimé, nous devons
„ respecter ses maximes, et nous ju-



„ ger nous-mêmes, quand nous les
„ avons méprisées dans nos pro-
„ cédes. Je commence par me ju-
„ ger le premier, et par vous dire
„ que d'un côté j'ai trop exigé de
„ vous, et que de l'autre, il me se-
„ roit impossible d'exiger jamais
„ moins. Passion fougueuse, opinia-
„ treté volontaire, repentir inutile,
„ j'ai tout contre moi; ainsi je suis
„ indigne de vous. Faites de même,
„ Mademoiselle, accusez-vous com-
„ me moi, ou plutôt permettez
„ qu'après vous être accusée com-
„ me vous avez fait, je croie
„ que vous appercevez une dis-
„ proportion extrême entre nos

148

„sentimens. Vous êtes infiniment plus
„attachée à votre gloire, qu'à l'at-
„mant le plus tendre, et moi, quand
„tout concourt à me trahir, je ne
„puis respecter cette gloire autant
„que vous le voudriez, et je sens que
„je serais toujours malheureux si
„je la laissais triompher des droits
„que votre amour m'a donnés.

„Daignez considérer l'énorme bar-
„rière que la différence de nos opi-
„nions élève entre nous, vous con-
„clurez que notre réunion devient
„impossible. J'ai fait cette ré-
„flexion Madelle, mon cœur gé-
„mira long-tems de l'empire qu'
„elle a pu prendre sur mon esprit;



mais j'ai consulté votre intér-
êt, et j'ai senti un courage qu'
on trouve en soi quand on ne
veut pas être le tyran de ce
qu'on aime. J'ose vous décla-
rer ma résolution, parce que
je veux ravisir à votre raison
la gloire de votre bonheur :
tôt ou tard elle vous eût dit
que vous ne pourrez être heu-
reuse qu'avec un amant
moins tendre ou plus délicat
que moi, et je la préviens pour
me faire des consolations, quand
je renoncerai à vous pour vous-même.
Tout ce que je viens d'écrire est
pensé, combiné, réfléchi. Vous

„ m'accusâtes quelquefois d'opiniâ-
„ treté. Je ne suis pas queri de ce
„ défaut, et je me sens incapable de
„ m'écartez jamais des principes
„ qui viennent de m'éclairer devant
„ de me reprocher ma docilité à les
„ suivre sans retour, daignez vous
„ demander si l'on est bien coupable
„ ou bien aveugle, quand on s'immo-
„ le à la certitude de faire le mal
„ heur d'une femme, par son obsti-
„ nation à l'aimer. Vous m'esti-
„ merez comme généreux au lieu
„ de me haïr comme ingrat; et cette
„ estime, dont je jouirai tous les jours
„ de ma vie, me fera cherir à jamais
„ le souvenir de ma chaîne. „



1468.

„ „ „ „ Ce n'est qu'ainsi que l'on doit rompre Monsieur; on ne fait rien pour soi, et l'on fait trop contre ce qu'on aime, tant que l'on conserve le caractère d'Amant, en disant toujours qu'on y rénonce; les petites brouilleries sont des faiblesses, et non pas des remèdes: elles détruisent l'estime sans détruire l'amour, et l'on devient tyran sans cesser d'être esclave.

Je prétens lui faire connoître que de tous les chagrins que je pouvois lui causer, j'ai vu lui épargner du moins les plus longs et les plus sensibles.... Ah! repris

1707.

je, le plus long et le plus grand de ses
meaux sera de vous avoir perdu.....
Je serai toujours désespéré de le croire,
dit-il; mais, quand j'aurai fait mon
devoir, j'estimerai assez le motif qui
m'a conduit, pour y chercher des
consolations dont je me croirai digne.

Vous auriez pourtant celui de résister
à la témérité de sa passion, s'il vê-
noit vous dire que son retour vers
vous dépend de votre consentement
à ses premières volontés ? Je n'en
sais rien, répondit-elle, je suis ac-
cablée et ne raisonne plus : vous
voyez que je fais cet aveu sans
honte, je ne sais plus rougir : con-
damnez-moi, mais ne cessez point de

m'estimer, vous savez que ma
résolution fut de ne jamais m'égarer.

" " " " " " " " "

Vous voulez ne l'oublier jamais,
et l'aimer toujours. Votre con-
stance est ma loi, vous n'entendrez
plus parler d'un amour qui vous
deviendroit odieux.

Elle fut touchée de mes senti-
mens. Ses larmes récommencèrent
à couler. Un excès d'attendrisse-
ment me fit porter mon mouchoir
sur ses yeux : elle saisit ma main,
qu'elle serra tendrement. Je me
jettai sur le sienne, ce n'étoit
point un transport d'amour; je
n'étois jamais amant avec elle
quoique toujours je l'adoreasse :

1769.

c'étoit le mouvement d'un cœur en
qui l'attendrissement même étoit
passion.

Sans expliquer mieux mes scrupules et mes craintes, on sent assez qu'une amante éperdue d'amour et de douleur ne pouvoit que courir le plus grand risque en recevant dans sa chambre, pendant la nuit, un amant pleuré comme infidèle, et craint comme absolu.

Il avoit trompé le sentiment pour séduire la raison ; en révoquant l'objet le plus aimé et le plus estimable, il acquit le droit du triomphe ; il dit alternativement tout ce qu'il voulut, la crainte, l'amour, la confiance,

parlerent pour lui, il devint le maître du plus vertueux objet de l'univers, et l'excès de son bonheur rendit son amour indiscret malgré lui.

11.

*Voyage
de Figaro en Espagne.*

Climat de Madrid.

Quoique Madrid soit pour ainsi dire sur les frontières d'Espagne, en comparaison des royaumes d'Andalousie, de Valence, de Galice de Grenade; toute l'année néanmoins on jouit ici du plus beau temps du monde. Pendant toute l'année; on mange à Madrid, on trouve au mar-

ché, des abricots, des framboises, des pêches, des cerises, du raisin, des oranges, des prunes, et des petits pois.

Quelque fois pourtant, et durant des semaines entières, il regne des bises piquantes qui refroidissent l'air, dépouillent les arbres, cassent les branches, déparent les fleurs, arrachent les fruits; mais ces bises en revanche, balaiant déchirent, effacent les nuages, agrandissent, reculent l'horizon, embellissent, éclairent, blanchissent le jour et font briller le soleil de Madrid, d'un éclat, d'une clarté que le soleil n'a point en France.

Rien, rien surtout ne surpasse, n'égale la beauté, la fraîcheur de la nuit; on sent la bergamotte, le musc, l'oeillet, la fleur d'orange, tout l'atmosphère est embaumé. Sur toutes



les places, sous tous les balcons,
 à toutes les fontaines, on chante,
 on danse, on cause, on joue de la
 guitare, on joue de la flûte. Non,
 jamais au Mois de Mai, au Mois
 d'Août, ni pendant le printemps,
 ni pendant l'automne, que le so-
 leil se couche, ou qu'il se lève;
 non, jamais nos berceaux, nos
 bosquets, nos Tuilleries, nos cours,
 nos champs élysées, nos promena-
 des; non jamais les bords de la
 Seine, les rives du Tibre, et celles
 du Rhône, le lac de Bièvre les
 bois du Waldeck, les campagnes
 qui arrosent la Loire, ne rappel-
 lent, n'accumulent dans un instant,
 dans une minute, dans une seconde,
 tant d'idées, d'images, de souve-
 nirs.

niros, de jouissance, qu'en rassem-
blent les nuits de Madrid, depuis
onze du soir, jusqu'à deux, trois,
quatre heure du matin. Mais il faut
être jeune, il faut avoir vingt ans;
à trente ans on euroit ou trop
chaud, ou trop froid, ou envie de dor-
mir; à trente ans, déjà les fibres,
les nerfs, les organes se racornissent,
se relachent; déjà le feu des veines,
le feu de la vie est presque éteint;
on n'a plus cette sensibilité uni-
verselle; on n'a plus, je n'aurai
plus, j'aurai perdu cette poussière,
cette fine fleur, cette poudre qui
échauffe, qui embrase qui allume
mon sang; à trente ans, déjà la
nuit, la fraîcheur, l'harmonie,



les oiseaux, l'éclat, le feu, les reflets
de la lune, des étoiles, la rosée,
le point du jour, le beau temps,
le son de l'eau, le chant des gré-
nouilles, n'a plus le même char-
me, le monde est décoloré, est
tout changé; il faut aller se coucher.

Courtisannes.

Dès que la nuit commence, douze
à quinze cent catins s'emparent
des rues & des promenades de Madrid.
Seint brun, jolis pieds, petit front,
cheveux noirs, grands yeux, nez
de chiffon, grande bouche bien
bordée, bien blanche, bien coupée,
bien rose, joli son de voix, vous
séduit, vous succombez; vous

montez, et vous sortez dit on
malade.

Ce Matin.

Comme les environs de Madrid sont beaux ! Je suis débout depuis quatre heures : déjà j'ai fait deux lieus dans les rues, aux promenades, hors des portes. Le matin, que la nature est belle, sur tout quand il a plu la veille ! Il a beaucoup plu hier. Nous sommes au mois de Juin. Avec quelle volupté, quelle lubricité, j'ai respiré la fraîcheur, j'ai regardé l'herbe, j'ai regardé les arbres, j'ai écouté les oiseaux, j'ai senti l'odeur délicieuse du foin coupé. Voilà les



vraies, voilà les seules jouissances, et
les sont à nous, dépendent de nous;
nous ne le voyons pas, nous n'en
voulons pas, parce qu'elles ne
content pas.

Le Fandango.

Tamais, ni ces pyrriques voluptueux,
ses, tant courus des Romains; ni ces
pantomimes dont parle Homere, ni
ces danses des Taliens, tant céléb-
rées par Denis d'Halicarnasse,
n'approcherent sûrement du Fan-
dango. Je parie que l'anachore-
te qui mange le plus de laitue,
qui prie la plus, qui jeûne le plus,
qui se fouette le plus, ne voit pas
danser le fandango, sans soupi-
rer, sans désirer, sans être ému,

sans maudire son cilice, sa discipline,
 son breviaire, et son régime, mais il
 faut que le fan dango soit bien dansé;
 il faut que Julie Formalaguez le
 dansé. Alors la tête, les bras, les
 pieds, tout le corps semble se mou-
 voir seulement pour exciter l'étonne-
 ment, l'admiration, la volupté;
 alors mon anachorète n'y tiendra-
 plus, n'y sera plus, perdra la tête;
 il palpitera, désirera, regrettera le
 monde, donnera au diable ses laïques,
 son habit de bure, et ses sandales.

Langue Espagnole.

Je puis me tromper; je crois pourtant
 et, j'assurerais, que l'Espagnol est
 la plus belle langue qu'on parle
 sur le globe.

Charles Quint disoit: l'Espagnol



est la langue de Dieux : il avoit raison. Cette langue surement vient du ciel ; c'est la langue maternelle des anges ; c'est la langue favorite de Dieu. On reconnoît sa sagesse divine à sa douceur, à ses images, à ses finalités harmonieuses et sonores.

Rien n'égale l'Italien, dit on, dans la bouche d'une Toscane, d'une Bolonoise, d'une Romaine ; il faut entendre parler une Espagnole ; pour peu qu'on l'aime, qu'on en soit aimé, qu'elle soit jolie, tous les mots qu'elle prononce, laissent dans l'oreille un son si doux, si nouveau, qu'on croit l'entendre, qu'on croit qu'elle parle, quand elle ne parle plus,

et l'on regrette qu'un son si beau
se perde dans l'air.

Ce Soir.

Il a fait cette après-midi une chaleur brûlante. Dans quatre minutes, le soleil sera couché. Il est sept heures. Je suis au centre d'une plaine immense. Point de monts, point de draperie, point de nuages: la nature est toute belle, toute nue; je la vois toute, je la regarde partout, je la touche partout.

C'est dans une plaine, c'est le soir, c'est au mois de juin, c'est en Espagne, où la nature donne rendez-vous à ses favoris, à ses amants; c'est là, c'est alors qu'elle dépourvra tout, étale tout, montre tout, et que il faut malgré soi, devenir amoureux d'elle.



Religieuses.

Il n'y a que le Dieu des assassins,
le Dieu qui préside aux meurtres,
au néant, qui puisse, qui veuille
écouter, qui puisse entendre, qui
consente à recevoir les voeux sacri-
tées, les voeux germicides d'une
jeune religieuse.

On compte à Madrid trente mona-
stères de filles.

Parloirs, cellules, voûtes, murs épais.
Des couvents de Madrid: répétez-
nous, réitez-nous, les cris, les ge-
missements, les soupirs étouffés,
les imprécations des malheureu-
ses que vous récelez.

Je loge à deux pas du couvent
des Carmélites; mes fenêtres do-
minent les murs, je puis de ma
chambre plonger dans l'enclos;

je puis tout entendre, tout voir. Malgré ce que je vois, ce que j'entends; ce couvent, ainsi que les autres, ne laisse pas d'être toujours plein, et sera toujours rempli. C'est la chaleur du climat, c'est le tribunal de la pénitence, c'est l'empire des moines qui ont toujours peuplé, qui peupleront toujours les cloîtres de Madrid.

A l'âge de douze à treize ans, une Espagnole éprouve déjà une sorte de mal aise, de mélancolie d'amour; elle désire, elle souffre, elle est tourmentée, sans savoir où, sans savoir quoi, sans savoir pourquoi: c'est toujours le sein de son confesseur qu'elle choisit, pour déposer sa douce mais inquiétante sollicitude.

Abus de l'écriture sainte passées tronquées, mutilées, détournées, rela-

tives, apparitions, révélations, miracles, histoires apocryphes, tout est mis en usage par ce moine, pour tromper sa jeune jeune pénitente; à le croire, c'est le mal de Dieu qui la tourmente; pour guérir, il faut prendre le voile, et la malheureuse le prend.

Bientôt les désirs naissent, ont un but, la tête se peuple d'images, de formes; le sang bout, des torrents de feu coulent dans les veines, un nouveau sens s'annonce, mais il n'est plus temps: il faut pousser des cris, des soupirs impuissants; il faut passer sa vie dans un cloître, dans les larmes; il faut être privée à jamais de la vie, des transports, des embrassements d'un amant, d'un époux; il faut mourir entre

quatre murailles, brûlée, consumée de
désirs, que ni Dieu, ni le voile, ni la ré-
ligion, ni toutes les gouttes d'eau du
torrent de Cédron, n'ont jamais pu, ne
pourroient, ne pourront jamais, ni
modérer, ni éteindre. Tel est la voca-
tion, la vie, et la mort des religieuses
de Madrid, des religieuses du monde
entier.

Rois, Princes, Empereurs, réunissez-
vous tous, supprimez à jamais les
couvents des filles : du fond de leur cel-
lules, ces malheureuses vous implorent
à genoux, rendez-les à la vie à l'amour,
au monde, à la liberté, et ne permettez
plus qu'un million de femmes se ca-
chent, s'enferment, fuient le jour, nous
fuient et passent leur vie à souffrir,
à pleurer, à désirer, à postuler l'é-
ternité.



La dernière Aventure d'un
Homme de Quarante cinq
ans.

Infotuné ! à quel âge m'attendoient
et l'amour et la jalousie, et l'égare-
ment, et la perfidie, et les fauves-
mens, et les larmes de rage, et les
serrements de cœur, et les soupirs
anglotés, et la cruelle insomnie,
et les transports de douleur, et les
chagrins, et les brisement de l'âme,
et le désespoir..... Mais hélas !
qui n'y eut été pris comme moi !
O toi qui as passé l'âge de plaisir,
et qui regarde encore avec plaisir
une fille à l'œil doux et modeste;
insensé ! frivo :

" " " " " " " " "

Et j'allois seul, sans plaisir, sans

ennui, sans amusement, sans me
plaindre du sort. Mon cœur est mort,
disois-je, et les morts ne doivent
pas sentir.

13.

Le Caractère anglois.

Vous aimez ma femme, me dit-il, sans
préambule; oui vous l'aimez, vous voudriez
en vain vous en défendrie. Connaissez le
malheur qui vous menace et le crime
que vous allez commettre. Je suis natu-
rellement jaloux; j'ai de plus mille rai-
sons de l'être.: apres avoir souffert,
depuis quatre ans, tout ce qu'on peut
souffrir, ma patience est épuisée. Je
ne vous laisserai donc aucune liberté;
vous me trouverez toujours entre ma femme
et vous; je vous rendrai aussi malheu-
reux, que je le serai moi-même. Si



mes soins sont inutiles, si vous par-
venez à tromper ma vigilance, mon
malheur sera l'arrêt de ma mort,
je vous en avertis. Je ne vous fais
aucune menace, parce que je n'oub-
lie point, tout tourmenté que je
suis, qu'il est naturel d'aimer une
jolie femme qui a vingt ans, et qui
veut être aimée. Je mourrai de votre
amour, de votre bonheur; mais je
ne me croirai point en droit de vous
punir de mon désespoir, quoique
vous en soyez la cause.

Elle m'adoroit; mon indifférence avoit
commencé sa passion, mon aveu ^{me} avoit
fait un droit. Je voullois partir, au
m'épous d'un engagement sacré! Si j'é-
cutois ce dessein odieux et barbare sa
mort m'apprendroit la horreur de mon
crime.

Accablé de mes cruelles réflexions, je me couchai de bonne heure. Je dormois profondément, je me sentis éveiller. Quel objet frappe mes yeux ! Myladi est à mes genoux ; je la distingue à la faveur d'une bougie qui éclaire dans l'éloignement : elle appuie son front sur ma main et cette main est mouillée de ses larmes. — Ah ! Madame lui dis-je en la serrant dans mes bras pour la relever, dans quel état vous offrez-vous à moi.... ! — Vous voyez ce que l'amour peut sur mon cœur, répondit-elle en pleurant : réduite à vous faire pitié, je ne crains que de n'y pas réussir. Hélas ! est-il tems de consulter ma gloire. Elle dépend à présent de vous ; j'en ai plus à respecter, si vous ne m'avez pas, — Ne me supposez pas



des sentimens barbares, lui dis-je
 plus ému que je n'eurois voulu l'é-
 tre. Oui je vous aime. Eh! qui dans
 cet état seroit capable de ne vous pas
 aimer? Mais vous vous perdez, vous
 me perdez moi-même: n'avez vous
 plus de raison? = Ah! cruel, ré-
 pondit-elle, cette raison est l'excuse
 des indifférens et le conseil des in-
 grats: je lis dans votre cœur; mais
 lisez aussi dans le mien: n'y trou-
 verez-vous rien qui vous touche,
 quand je meurs d'amour pour vous?
 = Je crus qu'elle alloit mourir en
 effet. Tant d'amour me pénétra;
 j'oubliai qu'il alloit décider de
 sa destinée. Sa douleur et son
 amour ne faisoient pas tous
 ses charmes; elle en avoit de plus

séduisans encore. Dans le désordre où elle étoit, un rien rend plus belle : la beauté est dans tout ce qu'on découvre, et elle décide contre toutes les raisons.

Non lui dis-je; c'est elle au contraire
qui m'aime. J'ignorois sa passion,
que je n'avois point cherché à faire
naître; elle me la cachoïl avec soin:
c'est vous qui lui avez donné la force
de paroître. Vous avez exigé mon dé-
part; j'en ai donné l'ordre: cet ordre
est venu jusqu'à elle; à la veille de
me perdre, elle m'a parlé. Quoiqu'
elle me fit pitié, je n'ai consulté
que mon engagement avec vous.
Je me suis montré inébranlable: la

fin de notre conversation a été la même menace que vous m' avez faite vous-même). ==

„ Je vous ai trompé, Mons, je vous ai laissé des espérances parce que „ je ne voulais point recevoir de „ conseils. Le seul qu'un homme au Désespoir doive écouter, c'est son Désespoir même. La mort est un instant: de tous les raisonnemens „ que je pouvois faire, voilà le seul „ que je pouvois faire et que j'aye fait; il va m'assurer une tranquillité que je ne devois plus espérer: dans un moment j'aurai très bien pensé. Vous concevez que „ je ne vivrai plus lorsque vous ré

cevez cette lettre. Je n'ai pas voulu mourir sans vous écrire. Soyez tranquille sur cet événement; vous en êtes la cause innocente: écartez les regrets, encore plus les remords. Je ne souffre plus, et il ne faut pas que ma mort vous coûte plus qu'à moi.

J'annonçai cette horrible nouvelle à Myladi; elle en fut vivement touchée. Nous envoyâmes auprès de Mylord; il avoit cessé de vivre. Cette catastrophe m'imprima la plus grande douleur: je ne voulus plus rester auprès d'une femme dont le deuil étoit mon ouvrage; je ne pouvois plus me regarder, que comme le meurtier de son mari. Toutes mes autres réflexions céderent à celle-là et je me

sauvai dans la nuit, après avoir écrit
à Myladi. J'espérais toutefois que
ma lettre produissoit quelque bon effet;
mais j'appris, peu de tems après, que
elle avoit suivi l'exemple de son mari,
et je l'appris par elle-même dont je
reçus la lettre qui suit:

« Vous êtes-vous imaginé que des
raisons mens détruisoient des pas-
sions? Ah! connoissez-mieux le
coeur d'une Angloise. Je ne con-
damne pas le parti que vous avez
pris; je souffre, je suis désespérée,
et je me ne plains point; mais en
trouvant votre fuite excusable, je
suis obligée de conclure, que je ne
vous reverrai jamais.

« Prouvez-vous que j'en puise

, supporter la pensée? Non vous ne
 le croyez pas, et vous sentez que ma
 mort est la seule chose que je puisse
 opposer à l'horreur que me fait sen-
 tir votre perte.... J'ai attendu de
 savoir où vous étiez, pour exécuter
 un projet formé dès votre départ: ce
 n'eût plus été mourir pour vous, que
 de vous laisser ignorer. Combien n'ai-
 je pas senti redoubler mes maux par
 mon impatience! Je vous cherchois
 par-tout, je vous demandois à toute
 la nature, j'oubliois que vous n'étiez
 plus au monde pour moi. Malgré
 l'excès de la passion qui me déchire,
 je me fais la violence de n'aller
 point mourir à vos genoux: je sais
 me maîtriser lorsque votre intérêt



" l'exige. Jugez de l'excès d'un amour,
 " qui n'est capable de ménagement que
 " pour se réfuser un plaisir. C'en
 " seroit un très-grand pour moi, de
 " pouvoir vous dire encore une fois,
 " combien je vous aime; mais il faut
 " que je m'en prive, il faut que mes
 " sentiments conservent jusqu'au
 " dernier instant quelque chose d'a-
 " gréable pour vous. Vous n'avez pas
 " connu, vous n'avez pas senti, com-
 " bien je vous aimois: vous n'aimiez
 " pas assez pour le concevoir. Cette
 " dernière preuve pourra peut-être
 " vous l'apprendre: je l'espère, je
 " m'en réjouis

" Daignez penser quelque fois
 " à moi. Je sens tout ce que j'exi-

" ge de vous : je sais qu'il est triste d'i-
 " tre en commerce avec un objet qui est
 " mort pour nous ; mais il y a des plai-
 " sirs particuliers que la tristesse peut
 " nous faire ; peut-être vous est-il ré-
 " servé de l'éprouver. Adieu ; il est
 " tems que je vous laisse respirer : cette
 " lettre est bien longue si elle vous at-
 " tendait. Il faut ménager la sensibili-
 " té de ceux de qui on n'a plus rien
 " à attendre qu'une pitié inutile.
 " Adieu, adieu, adieu. Je ne vivrai plus
 " lorsque vous receverez cette lettre. "

It.

Les moeurs du jour.

= Ces mots la calmèrent ; elle se
 trouva peu après dans un état plus
 paisible, et me demanda si je pensois



réellement que ce qui s'étoit passé entre elle et moi, la nuit dernière, n'eût blessé en rien l'honnêteté et la vertu, et si les choses n'en étoient pas venues à tel point, qu'elle avoit eu tout lieu d'en concevoir les plus grandes frayeurs.

= Non, mon ange, non, répondis-je, / en l'embrassant bien tendrement/, non, point du tout.

= Ah ! Sir William reprit-elle, vous vitez ma folie ; ouï vous la vitez : étoit-il généreux à vous, de vous en prévaloir, d'abuser de ma faiblesse ?

Je levai sa tête de dessus mon sein, et l'éloignant un peu de moi, je la regardai en face en lui disant :

= Abuser ? et quel avantage en ai-je retiré ? Chère Létilia, étiez-vous donc réellement en mon pouvoir = ?

Elle rougit, et s'appuyant sur mon épaule, elle me dit: = Vous ne vous en etiez donc pas apperçus? En vérité, je craignois que c'étoit trop visible.

= Si c'étoit si clair, lui répondis-je, ma Létilia, si vous étiez réellement en mon pouvoir, quelle doit vous paroître mon honnêteté, combien vous devez être sûre de mon honneur, puisque je n'ai pas abusé des droits que sembloit me donner ce que vous appellez votre faiblesse: car avouez-le ma chère, avouez-le sincèrement, dans tout ce qui s'est passé entre nous pendant cette heureuse soirée, me suis-je permis rien qui puisse le moins du monde effrayer votre vertu? = Non répondit-elle, je ne saurois le dire; mais qui m'assurera que vous ne le vou-

diez jamais ? Et.... Oh ! Sir William.
 si vous étiez jamais assez vil.....
 vous que j'aime tant ! si vous le
 deveniez jamais, je suis certaine que
 j'en mourrois. Je ne saurois jamais
 survivre à un pareil malheur. —
 Je me levai alors de dessus le tapis
 où nous étions assis; et l'aidant à
 en faire autant : — Matrice chere
 amie, lui dis-je, chassez toutes ces
 terreurs mal fondées : mais si vous
 ne le pouvez, si vous doutez toujours
 à mon honneur, après toutes mes
 protestations et la forte preuve
 que je viens de vous en donner, je
 ne sais plus que faire. Regardez
 moi en ce cas /: et je suis sûr que
 vous le devrez :/ comme un malheu-
 reux indigne de votre attachement

et de vos regrets; méprisez-moi.... ditez
moi de fuir loin de vous, de fuir pour
jamais votre présence.... =. Je m'a-
vançai alors vers la porte.... Ce fut
pour ~~elle~~ comme un coup de foudre:
elle se leva, court après moi, saisit
une de mes mains: = Comment me
quitter! fuir pour jamais ma vie!
Que vous ai-je donc fait Sir William?
Non, non, vous ne me quitterez point=

= Je me retournaï vers elle: = Je
ne le ferai jamais mon ange, à moins
que vous ne m'y condamniez: mais
c'est me donner mon congé, que de
douter de mon honneur.

= Ah! je n'en doute point, s'écria-
t-elle aussi-tôt; et cependant
.... hier au soir le seul resou-
venir m'en fait frémir. Allons

Sir William, cher Sir William...
 J: et la bonne ame ! elle colloit ses
 lèvres brûlantes sur mes mains, :)
 rassurez-moi tout à fait, promet-
 tez-moi d'être plus sur **vos** gar-
 des à l'avenir.

...
 Ses yeux la fixèrent avec le plus
 grand plaisir; il tenoit sa main entre
 les siennes, tandis que Lord S. et moi
 contemplions en silence une scène,
 qu'il est impossible de vous décrire;
 elle étoit si tendre, si touchante !
 si.... tout ce que vous pourrez vous
 imaginer, que je ne saurois vous la
 peindre. Il se condamnoit lui-même
 il se reprochoit ses fautes, il la com-
 blloit d'éloges d'une manière si
 vraie, si passionnée, qu'elle courroit

avec tant de douceur, écoutoit ses discours avec un plaisir si vif, son cœur sembloit enivré d'une joie si pure, que nos yeux se remplirent de pleurs.... pleurs délicieux!.... Jamais on ne vit une plus parfaite réconciliation.

165.

La jolie femme.

" " " " " "

Le Comte jouissoit avec une joie peut-être un peu cruelle, du bonheur de sentir tout son pouvoir. Hélas! les plaisirs de l'amant se prennent presque toujours sur la tranquillité de l'amante.

" " " " " "

Il est une situation cruelle, embarrassante pour une femme, qui a fait longtemps les désirs des hommes, et la jalou-



sie de son sexe; c'est le moment où son miroir lui dit: vous n'êtes plus charmante comme autrefois; vous avez beau être indulgente à vous-même, je ne veux pas mentir; votre beauté s'efface..... Elle voudroit démentir ce cristal véridique; elle fait tacitement l'examen de ses charmes, et pousse un profond soupir. L'amour propre a beau parler; la terrible vérité est plus forte que lui. Une angoisse mortelle abat son cœur; en perdant ses agréments, elle sent qu'elle perdra son existence. Quoi! ceux qu'elle avoit enchaînés à son char, bientôt ne laisseront plus tomber sur elle qu'un regard de complaisance! Ceux qu'elle a dédaignés, la dédaigneront à leur tour! Ce monde qu'elle a trompé, et dont elle

étoit l'idole, à peine se souviendra d'elle,
et sa première surprise sera de l'avoir adorée.

16.
Dorothée,

Récit de la pitoyable issue d'une volonté,
violentée.

¶ Ms. 6^e Evêque de Belley.

L'amour qui s'étoit d'abord introduit
avec sa timidité et sa douceur ordinaire,
dominoit déjà victorieusement Cristoval
et Dorothée. Essayer de peindre leur
tendre martyre dans tous ses détails,
seroit chose superflue, qui ne l'a pas
au moins une fois dans sa vie, beau-
coup mieux senti, qu'on ne sauroit ja-
mais l'exprimer. Ce grand sentiment
aime le secret et l'ombre. N'exhalons
pas sa flamme, elle perdroit son énergie.
Aulieu de peindre voyons agir c'e deux



tendres victimes de l'amour.

Mais jamais la volonté n'est si ar-
 dente que quand elle est contrariée, et
 trop souvent l'affection s'enflamme
 par ce qui devroit l'éteindre. " O' jeu-
 " nes Lectrices qu'une passion effrenée
 " et victorieuse de votre vertu, emporte,
 " c'est pour vous sur-tout que ce dé-
 " tail est fait; reconnoissez-y vos
 " débats cruels, le déchirement de
 vos coeurs, votre esperance si sou-
 vent détruite par le désespoir, vos
 indefinissables palpitations, les
 maux de nerfs qui en résultent,
 et dont les Médecins entreprennent
 si légèrement les cures; reconnois-
 sez-y tous vos dangers, vos craintes,
 vos inquiétudes, et tant de malheurs,

"pour quelques rayons consolateurs,
"qui vous luisent par intervalles."

" " " " " " " " " " " "
Lettre de Coustonval.

Mon dessein n'est pas de troubler votre repos, ni de gêner votre franchise. Que je sache seulement votre volonté, et je la révère. Voulez-vous me quitter pour l'épousa céleste? J'en mourrai; mais j'y consens.

Ou bien, adorable Dorothee, êtes-vous contrainte dans votre choix? Avez-vous besoin de mon secours et de mon bras? Parlez: quel que soit le mortel qui a su vous plaire, je briserai vos fers pour vous, et même pour lui. Jugez de ce que je ferois vertueuse Dorothee, si c'etoit moi. Ordonnez.

Dorothée à Cistoval.

Fai reçu vôtre lettre avec tremblement, et je vous fais réponse avec un battement de cœur. Quelque plaisir que j'aie à vous écrire, je ne vous écrirois pas néanmoins, si je ne languissois en si dur esclavage. Mon père m'a frappée de foudre, avant que j'en visse l'éclair. C'est contre ma volonté qu'il m'a fait traîner dans ce moutier: ma vocation n'est point libre. Le secours unique que j'attendo de vous, c'est de m'écrire encore. Je crois que je fais mal; mais je ne saurois m'en empêcher. "

L'amour qui a parlé, qui a été entendu, nous jette dans une fièvre où l'on

se forme les imaginations les plus douces, les plus amères du monde. Ce mouvement impétueux porte le jouvenceau à la folie; il égare même la timide jouvencelle; il lui inspire une hardiesse, un courage que la nature semble avoir dénié au sexe le plus faible. Le sexe le plus faible! Quelle folie nous dira-t-on! Cette faiblesse-là est la véritable énergie; c'est le grand agent de la nature; c'est la vertu: soit: car on divinise toujours la passion chérie.

Dans une autre lettre, elle dit à son ami: que ma condition est misérable, de ne pouvoir obtenir ce que je veux, tandis que je ne veux au monde que vous! Que je hais ces importunes chaînes qui me lient, et qui m'empêchent de voler

dans vos bras..... Est-il possible que l'on puisse être heureuse dans le tourment ? Oui, cela est possible et je le sens. La peine d'amour est délice; et l'excellence de la cause adoucit bien la rigueur de l'effet.

Dans une femme, l'amour couronné, quand il est véritable, quand il est devenu passion et c'est la divinité chérie: sa force est invincible. Attaquer ce sentiment, c'est déchirer le cœur qui le contient. Mais quand ce sentiment n'est pas couronné, et qu'on soupçonne l'infortunée, qui est pure encore, et qui veut l'être, quelle injustice ! quelle scène on prépare.

Il retourne à l'Abbaye, dont les por-

tes lui sont ouvertes; il passe la nuit
dans les bras de Dorothee, qui lui disoit:
donne moi donc une preuve que je puisse
produire à mon père, pour qu'il ne doute
plus que je suis ta femme.

Mais, ô faiblesse! à côté d'une si forte
passion! Dorothee, qui desirloit avoir
un enfant de Cristoval, ne voulut ja-
mais permettre, qu'il l'enlevât, quoique
le Magistrat lui assurât que c'étoit
le seul moyen de faire déclarer ses
voeux nuls, tant l'opinion a plus d'em-
prise que les principes. O jeunes beautés!
beautés vertueuses! donnez nous la
solution de cette énigme.

" " " " " " " "

Vous êtes errant et sans état dans le
monde, mes parens vous haïssent, je
dépens d'eux, ils ne voudront jamais que

je suis à vous, je ne puis y être que par
 le coeur, j'y serai toujours; épurons
 notre tendresse mon cher Cristoval,
 et que nos ames seules restent unies;
 changeons notre amour en douce amitié;
 je n'aurois jamais la force encore
 moins la volonté d'effacer de mon
 coeur tant de réminiscences si déle-
 tables; en vain une voix intérieure
 me crie que l'innocence les réprou-
 ve, et qu'il vaudroit mieux les ensé-
 velir dans un éternel oubli; cet effort
 de vertu est au dessus de mon pou-
 voir; je suis charmée de vous avoir
 aimé, et décidée à vous aimer tou-
 jours; en formant la résolution
 de me donner à Dieu, je n'aban-
 donne pas les droits que vous m'
 avez donnés sur vous, vous êtes

mon bien; consentez-vous mon ami,
à ma retraite? Me promettez-vous
que je continuerai de régner sur votre
coeur.

17.

L'esprit Romanesque. Conte.

" " " " " "

Vous avez trouble mon repos; je voulois
vivre tranquille; je méprisois votre sexe;
vous justifiez l'opinion que j'avois de
lui, et j'y joins de la haine pour vous:
oui Madame, soyez bien persuadée, que
jamais je ne serai capable de haine
quelqu'un autant que je vous hais;
ce sentiment est digne de vous; il fait
mon supplice, heureux s'il pourroit
faire votre châtiment; mais m'en flat-
ter, ce seroit me préparer de nouveaux



régrets : quand on a autant de fausseté, autant d'étourderie, autant de penchant au plaisir, on ne s'attache qu'à ce qui flatte ; on ignore ce qui humilie. Ce qui met le comble à ma douleur, c'est que, n'ayant été qu'un moment la dupe ^{de} votre fausse tendresse, je me trouve si sensible à votre trahison : oui je savois, j'étois convaincu, que vous ne m'aimiez point ; vos plaisirs même m'avoient éclairé sur votre indifférence pour moi : quand on a si aisément des transports ; quand on se livre toujours également à l'ivresse, on doit être soupçonnée de n'aimer point, et l'on n'aime pas en effet : on cède au plaisir qu'on adore ;

on ne sent et on ne cherche que lui; on ignore l'amour, on ne sacrifie qu'à soi-même. Je ne me suis pas un seul moment trompé aux mouvements qui vous emportaient: je lisois dans votre cœur, le principe qui le faisoit agir, m'étoit connu, et c'est ce qui fait le tourment de ma vie; je dévois vous mépriser, et je vous ai adoré; vous ne méritez plus que la haine, et c'est peut-être de la sentir, que je suis si désespérée. Je crains de m'examiner; je crains de me connoître; vous me faites trembler pour ma raison et pour ma gloire, mais je vous punirai de ma honteuse incertitude. J'oseraï entrer dans mon cœur; je vous y attaquerai avec mépris; je vous en chasseraï avec ignominie;

et je ne croirai ma victoire assurée,
que lorsque je serai parvenu à vous
mépriser assez pour n'avoir plus
besoin de vengeance.

Reponse.

La prévention est le plus cruel ennemi de l'amour; elle devroit être sa première victime, puisque par sa nature, elle est aveugle, et que l'amour pour son intérêt, devroit toujours raisonner. On cede à un premier mouvement qui, presque toujours, est une injustice: on fait des outrages; on écrit des injures; on ouvre enfin les yeux; on se repente; on se raccommode; on se voit toujours également aimé; mais on

ne se trouve plus également heureux; parce qu'intérieurement on sent qu'on a cessé de mériter de l'être Vous connôtrez un jour que ma prédiction est mieux fondée que votre prétention. Je suis facheux que ma justification commence par une menace aussi cruelle: elle l'est même pour moi; toute méprisable que vous me croyez, je vous aime assez pour voir avec douleur que mon amour ne servira plus qu'à vous rendre moins heureux. Vous ne pouvez plus l'être autant que vous l'avez été; le bonheur ne va point sans l'innocence; le regret d'une injustice le bannit d'un cœur qui a des vertus.... Est-ce moi qui fait ces terribles réflexions? Est-ce



ce vous qui me le rendez nécessaires? vous que je croyois si équitable; vous, à qui je croyois que les intérêts de l'amour étoient si bien connus; vous dont les sentiments me tenoient lieu de raison. Par quelle fatalité êtes-vous devenu si différent de vous-même. Je suis quelque fois tenté:/ pour vous trouver moins coupable:/ de croire que vous n'avez jamais été sincère; que vous n'avez jamais eu que le masque des sentiments raisonnables; que naturellement prévenu contre les femmes, vous m'avez toujours méprisee, et que vous n'avez songé à me plaire que pour me mépriser davantage: mais pour penser cela il faudroit que je vous

crusse un monstre.... Que vous ayez tou-
jours été coupable à mon égard, ou que
vous le soyiez simplement devenu, il ré-
sulte toujours de ce qui m'arrive, que
je ne puis plus vous envisager sous un
aspect favorable; que je ne possède point
votre cœur, et que vous n'êtes plus digne
du mien. Ce cœur méritoit pourtant d'
être conservé: il étoit sans faiblesse
quand vous l'avez attaqué; il n'a senti
l'amour que pour vous; il étoit si sincère
et si tendre, que sa passion avoit
peut-être remplacé sa vertu. Une odi-
euse accusation est le prix de sa
vive tendresse, vous lui faites une crime
de sa sensibilité; et tant de mépris
est la suite de votre affreuse persua-
sion, qu'à peine ma gloire me per-

met-elle de vous désabuser....
 Vous me reprochez trop de vivacité dans mes désirs; vous inferez
 delà que je n'ai jamais aimé
 que le charme que j'y trouvois.
 Mais l'amour est-il autre chose
 que le désir? L'un devient plus
 vif à mesure que l'autre devient
 plus tendre; ils ne sont plus qu'
 un même objet lorsqu'on aime
 bien: qui les sépare, est fait pour
 les ignorer. Mais je cherche à
 vous développer la nature, comme si
 je pouvois croire que la froideur de
 votre ame eût fait votre injustice.
 Hélas! je cherche à vous trouver in-
 nocent: vous m'avez réduite à ne
 pouvoir cesser de vous trouver cri-

mine, qu'en vous croyant insensible, et toujours je me vois forcée à vous trouver injuste Fose espérer que cette lettre n'aura pas le sort de celle que je vous ai déjà écrite. Je ne suis plus soutenue que par la foible confiance que donne le désespoir. Fugez de l'état où vous m'avez réduite.

" " " " " " " "

Tant que je vivrai, je me souviendrai, que j'ai perdu un amant dont l'estime avoit été le motif de ma défaite, et le principe de mon bonheur ; que cet amant me méprise aujourd'hui, ne croit plus que je l'aie aimé, et rougit d'avoir aimé lui-même. On peut, poursuivit-elle, avec le secours du temps, s'accoutumer à la douleur d'une infidélité d'une trahison ; mais comment s'accoutumer

au mépris, quand on a tout sacrifié
à l'estime?

η η η η η η η η η η

Je suis trop convaincue de votre inflexibilité, pour conserver des espérances contraires à mon repos : il est temps d'ouvrir les yeux sur mon malheur ; vous l'avez rendu tel, qu'il sera difficile de ne le pas voir tout entier.

Vous êtes parvenu à me faire souhaiter,
de n'avoir pas plus de pitié pour moi
que vous n'en avez en vous-même :
ainsi je vais me pénétrer de ma situa-
tion, la contempler, me rendre compte
du plaisir que vous trouvez à vous
en applaudir, et prendre le seul parti
qui convient aux ames à qui l'a-
mour ne laisse que le triste honneur
de se conduire elles-mêmes dans la
voie du désespoir. Ce parti c'est la

rétraite. Je n'escamine pas si, vous fuir,
c'est un moyen bien sûr de vous oublier;
la solitude peut-être vous rendra plus
présent à moi; mais elle ne vous offrira
du moins qu'avec les traits que mon
imagination voudra vous prêter; je sais
d'ailleurs qu'un nouvel objet vous oc-
cupe; vous n'avez pu vous en taire, et
l'on vous a trahi. J'avois espéré que
le désespoir dont vous parroissez si
rempli, m'entretiendroit du moins quel
que tems dans votre coeur; je me trom-
pois, vous ne me haïssez pas assez
pour m'aimer long-tems, malgré vous,
et je conclus aisément que vous ne m'a-
vez jamais aimée. C'est encore une
douleur qu'il faut que j'aille essayer
de tromper dans sa solitude: il faut
que je m'efforce de penser que vous



m'aimâtez trop pour vouloir con-
server mon souvenir, et que votre
précipitation à vous engager de
nouveau, est une suite de votre a-
mour. Me voilà donc contrainte à
vous fuir? J'obéis à une destinée
où je reconnois par tout votre ouve-
ge, et vous n'entendrez plus parler
de moi.

18.

Souhait d'un jeune demoiselle.
De bienaimer, je me sens bonne en vie;
N'est-il pas temps à quinze ans d'y songer?
Quand j'aimerai ce sera pour la vie;
Mais qui voudra pour toujours s'engager?
Point n'ai d'appas, le temps fait les démises;
Point de trésors, fort peut les ôter:
J'en ai qu'un cœur, las! il devrait suffire;
Mais qui d'un cœur voudra se contenter?
Sous mes desirs, mon Amant sera naitre,
Ma seule loi sera sa volonté;

Le doux plaisir il me fera connoître,
Celui qui doit savoir ma liberté.

S'il est Berger qui soit sincère et tendre,
Et qui veuille être aimé de bonne foi,
Dieu des amours: ah! fais lui bien entendre
Qu'il ne fauroit être heureux qu'avec moi.

Par Mme. **.

^{19.} Réponse aux Souhaits d'une jeune
Demoiselle, insérés dans la Feuille de
Dimanche dernier, sur les mêmes rimes.

De bien aimer, je n'evois nulle envie,
Un jeune objet vient my faire songer;
Je l'aimerois, j'en jure sur ma vie,
Si pour toujours il pouvoit s'engager.

Illusion, que le temps peut détruire!

Cruel amour! ne vas pas me l'ôter.

Je crois encor qu'un cœur peut me suffire,
Et que le mien saura s'en contenter.

Dieu! quels désirs dans mon ame a fait naître
Son tendre aveu! las, voja volonté
C'eût un jour de se faire connoître;
Que deviendroit ma douce liberté?

1524.

Ne suis Berger, meis pourtant je suis tendre:
Je l'aimerai toujours de bonne foi.
Dieu des Amours, si j'ai bien su l'entendre,
Elle n'aura de bonheur qu'avec moi.
Par M. **. Abonné.

20.

Le véritable Amour. Conte

" " " " "
Fe vis beaucoup d'art dans les femmes :
c'est là l'époque du changement de moeurs
dans un homme qui n'aspire point à faire
une liste.

" " " " "
Elle me rendoit si estimable, que lui mon-
trer mes vertus, c'étoit lui vanter ses
bienfaits. Elle reconnut son ouvrage et
elle en fut touchée.

21.

Mémoires de la Marquise de Crémey.

" " " " "
Ces méprises sont très-communes : deux
jeunes gens se voient, se plaisent, parce
qu'ils sont faits pour plaisir, et ils

croient être amoureux, lorsque souvent ils n'éprouvent que le besoin de le devenir.

L'amour, ah! ma chère enfant, ne croyez pas que l'amour soit une étincelle qu'une même cause produise, reproduise, et anéantisse tour à tour; c'est un feu divin qui brûle chaque jour d'une ardeur nouvelle: il révivifie notre être; il semble en multiplier les facultés; il rend généreux, humain, et envieux d'exercer toutes les vertus, parce que toutes tiennent à la bonté de l'ame, dont l'amour dilate les ressorts.

xx.

L'Amant Anonyme.

Leur conversation paroisoit vive; ils avoient l'air de deux personnes qui disputent sur le sentiment avec toute l'envie de s'accorder; c'étoit pour ainsi dire, un air noté sur lequel Madame de Régur mettoit des paroles.

„ Mais Durval infidèle, l'asservissoit
absolument, et exerçoit sur tous ses
sens le pouvoir de la tyrannie. Si il
avoit paru alors, et qu'elle eût été
seule, la moindre excuse, le moindre
éclaircissement, l'eussent plongée dans
ce délire, qui ne laisse pas même pré-
voir le regret.

Ce repos des passions qui l'avoient agitée, étoit une agitation violente; elle pleuroit de n' avoir pu se faire aimer, elle pleuroit d' aimer si tendrement. Il avoit une ame, s'écrivoit-elle, et cette ame n'a pu être pour moi ! Il vivra dans les plaisirs d' une tendresse mutuelle, il goûtera tous les jours de nouveaux plaisirs, et les pleurs seront mon partage !

~~" " " " "~~
Ah! Durval, Durval, vous ne con-
noissez pas mon cœur; je n'ai pu
vous aimer qu'avec tendresse, qu'-

~~deo sans but, ou~~ je m'abandonne à ces longues réveries sans objet, si délicieuses pour les ames tendres, les imaginations mobiles & les esprits paresseux. Ma tête est une chambre obscure, où tout vient se peindre avec de vives couleurs, mais où les tableaux se succèdent sans laisser des traces. Mon ame est toute passive : les pensées y naissent en abondance, mais superficielles & fugitives comme des sensations, & s'effacent de même avec une merveilleuse promptitude. Je m'abandonne aux objets qui viennent me frapper, sans me poser sur aucun ; je sens tout & ne m'occupe de rien. Cet état de végétation animée est une existence toute particulière qui a pour moi une charme inexprimable.

Vous imaginez bien qu'une pareille

disposition me rend impossible toute application suivie. Le seul travail dont ma tête soit capable, c'est celui d'écrire à vous seul à ma sœur. Tendre sœur! combien elle a senti mes peines en les adoucissant! Concevez-vous mon ami, un sentiment plus aimable et plus touchant que la tendresse d'une sœur? combien ce dévouement si généreux de tous les instans, cette inaltérable douceur, ces soins caressans et délicats, s'embellissent des grâces de la figure, de la candeur de la jeneur, du charme de l'innocence? Je sens, je vous l'avoue, quelque honte à me trouver presque consolé d'un malheur dont je ne croyois pas qu'on se consolât. Cependant les paro-

sions n'ont point des jouissances durablez; pourquoi leurs tourmens seroient-ils éternels? Je sens qu'il n'est point de blessures du coeur, que le tems et l'amitié ne guérissent.

Je ne vous dis rien de ce que je dois à la vôtre; mais mon coeur en est plein: vous avez tant contribué à me rendre à la vie et à l'espérance du bonheur! Venez voir votre ouvrage: vous jouirez de ma double convalescence, et vous la fortifierez par votre raison, à la fois calme & sensible. J'y ai encore bien de momens où mon ame est trop faible contre des souvenirs douloureux: je sens alors le besoin de parler de l'objet de mes regrets, et à qui voulez-vous que j'en parle?

Les larmes sont amères dans la

solitude; elles sont douces, quand elles sont récueillies par la tendre amitié.

Adieu, mon ami: je m'attendais plus que je ne voudrois. Ah! je suis encore loin de cet état de paix où vous voulez me conduire; mais il m'est même impossible de le désirer. Il y a dans cette mélancolie que laissent après elles les grandes peines de la sensibilité, un charme auquel l'ame s'attache avec passion, et près duquel ce qu'on appelle dans le monde des plaisirs paroît bien froid et bien insipide.

24

Ils avertissent qu'ils vont fini de parler, & qu'ils ont fini de parler.

Peut - être faudroit-il peindre ce Régent,
dont le génie étoit au - dessus des embarras
du Trône, qui rapprochoit das sa tête tous
les contraires, bouleversoit l'Europe, mé-
connuoissoit toutes les loix, rivoit de tout,
bravoit les clamours le verre a la main
gardoit son secret dans le temps qu'il
sembloit se donner tout entier à ses ar-
dentes maîtresses, qui menaçoit, frap-
oit, se vengeoit d'une noirceur par une
plaisanterie, ne connuoissoit point la
haine, pardonnaoit volontiers, & en fai-
sant le bien sembloit se jouer de l'envie,
de l'amer, de l'amitié: beau, aimable,
ingénieur, fier & brave, portant le plus
méchant & le meilleur des cœurs, la tête
la plus folle & la plus folle & la plus
sage, voluptueux comme un Sibarite,
dur & sobre comme un Spartiate. Il
laissoit à sa mort une énigme à tous
les Historiens qui auraient à pronon-
cer sur sa mémoire. On peut, sans



1526.

craindre de marquer de preuves, faire
son éloge & sa satyre. Peut-être lui

¶ 26

L'esprit, & l'amour ! oh ! ce sont deux
choses.

X.

L'imagination est la première richesse
des gens de lettres, & leur première
amie.

X.

Un beau ciel influe beaucoup sur les
esprits, de beau aspects façonnent,
amollissent les ames.

X.

Apprenez, lui dit-elle, qu'un peu de
cens fait grand bien, & que le trop nuit
à celui qui le reçoit, & à celui qui le
donne.

X.

De ce moment aussi délicat que pour

sible, ne donna à chacun que le grain
d'encens qui lui convenoit. Quand fut
parvenu à maturité, sentit que flat-
terie point ne s'éoit à loyal chevalier.
³⁴

Ô nature ! Ô belles campagnes ! Ô li-
berté ! Eh ! le moyen de n'avoir brin
d'amour, quand s'y en va sous verte
feuillée, sur tendre pelouse le long
des genets dorés, & de la blanche. Mar-
querite, parmi les gazonnements de
la fauvete, & les airs de l'amoureux
rossignol. Oh ! faut aimer... nature,
gazon, feuillée, gazonnements le com-
mendant.

~~35.~~
N'y eut différence que dans la manière.

~~36.~~

Prendre se peut épouse à volonté de
père & de mère : mais amour ne tient
compte de volonté de père & de mère.

Ah ! voudrois ~~37.~~ qu'ainsi fussent mar-

1558.

ques à la place de tant de symboles
noirs, tous les sépulchres des belles
qui disparaissent de la terre.

38.

Li qit celle qui mourut fleur, soupirés
de ne l'avoir cueillie & plaindre la

39.

Et bénie soit la maison qui conserve
les vieux domestiques !

40.

Quelle froideur ! quelle légèreté ! On ne
s'ent plus rien.

41.

Est-on encore pere ? est-on fils

42.

Quel est celui qui quitta d'un œil sec
les lieux de son enfance ?

43.

Est-il un homme de bien, qu'un sauveur
ne ramene souvent à eux ? O patrie !
tu fus & seras toujours la première
idole des ames bien nées.



44.

1529.

Tant mieux, est doux des bien feire,
quand memoire du bien, tant religeuse-
ment se perpetue.

45.

Le beau fils lui pluit, & en fut, convaincu
par un de ces regards bien veillans, qui
divent à que decenie pas ne veut que
bouthé clise la première fois qu'on
l'apperceoit.

46.

L'indiscrétion, d'amoiselles, a toujours
d'étranges suites pour nous.

47.

Il vingt ans on ne le sent point: mais
ce n'est qu'à vingt ans qu'on le peint
en beau.

48.

Delicatesse, souvenez-vous en, est
fleur de vrai amour.

49.

Le marteau du temps, quand amour



540.

le vent, ne tombe que sur des roses,
& jamais n'est retentissant.

50.

Le nombre des amans multiplie les
surveillans.

51.

Enfin, si êtes sensibles, vos yeux le
diront, & sans effort ferrez choses
qui savent plaire. Le premier des
secrets pour être aimée, c'est d'aimer

52.

C'est un commerce où les bénéfices
sont considérables, & où les hasards
sont nombreux. Sous le ciel des a-
mours, sous ce ciel si brillant, que
dorages !

53.

Les soupçons font presque toujours
deux victimes.

54.

C'est quel annonce l'égalité, sans

1541.

laquelle on n'aime pas long temps.

55.

N'exigez longues excuses. Le per-
sonnage de suppliant humilie, &
l'amour, comme vous l'ai dit, aime
l'égalité

56.

Et aussi tôt que le soupçon se sera
emparé de votre cœur, parlés, épan-
ches, vous, un mot, va le détruire,
le silence le grossiroit.

57.

Défiez-vous de la curiosité.

58.

Est une chose tant douloureuse d'aimer
peu, d'être trompée.

59.

Bouche ment. Oeil trompé; l'âme ne
fait ne tromper, ne mentir.

60.

L'amour à son caractère, qu'il est



1542.

mal ais^e de contrefaire, & le billet,
qu'il a dicté, est bien différent de
celui qu'il n'a peut écrit.

61.

Ont toujours deux mesures, une de-
loignement, & une rétrograde.

62.

Voyez vers les rives de l'archipel
la jeune Isaneline. Aime, avec sim-
plicité, sans méthode, aime bien, le
dit bien, & le paroue encore mieux.
Pas n'est jalouse, mais est delicate.
Son coeur lui a dit. Calanor m'aime,
donc il est mien, & parie, qu'il est mien
veux le marquer, le distinguer Des
autres.

1843.

1594.

1595.

1546.

1527.



1548.

1579.

1550.

1551.



1882.

1553.



1554.

1555.

1350.

1567.

1558.

1559.



158a

156r.



1502.

1862



1564.

1505.



1508.

1567



1508.

15th.



1570.

1571.



1572.

1573.

1579.

1576.



1578.

1517.

1578.

1570.



1580.

1587.



1582.



1580.



1567.



1585.

1580.



1581.



1588.

1089.

1590.

1591.

1592

1593.

1594

1395.

1508.

1397.



1598.

1399.

1800.

1007.

1802.

1803.



1804.



1005.

1806.



1807.



1608.

1009

18m.



187.



1812.

182.

1634

1016.

1816.

187.



1078.

1819.



1820.



1021.

1022.



1023

1624.

1025.



1020.

1027.

1028.

1829.

1800.

1631.

1832.



1633.



1004.

1035.



1806

1837.



1602.

1639.



1840.

1041.

1042

1843.



1047.

1845.



1046



1647



1678.



1649.



1650.

1857.

1052.

1653

1684.

125.

1806.

1857.

1153.

1159.

1660.

1887.

1662.



116v.

1002

1885.

1866.



1687

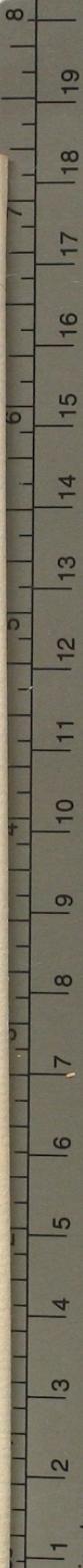
1668.

77
18 A 30
Bd. VI.

Farbkarte #13

B.I.G.

Centimetres



Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

1383.
un songe.

ent égaux auprès
Le jour où je la
is que je l'aimois,
nquer de ses char
d'une felicité
bien les compa-
Tous les autres
ois, furent égale
plus tendre et mait
comme autant
e n'ai connu qu'
euv; mais l'on va
re lui donner ce
aimois, et redoutoil
enchant: elle flot
et la tendresse.
l'adorois, et l'amour